

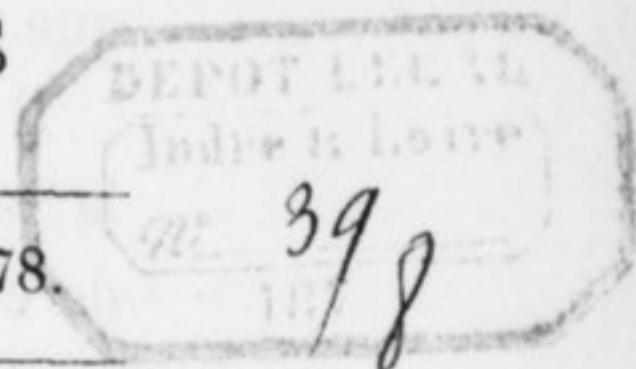
REVUE SPIRITE

JOURNAL
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

21^e ANNÉE

N^o 11.

NOVEMBRE 1878.



AVIS IMPORTANTS

Nos abonnés ne doivent pas oublier que la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec a transporté la *Revue spirite* et sa librairie *rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, au 1^{er}*, quartier du Palais-Royal; que, pour se réabonner, ils doivent avant le 1^{er} janvier 1878, envoyer un mandat-poste à l'ordre de l'Administrateur, M. P.-G. Leymarie, librairie des sciences psychologiques.

L'administration se charge de tous les envois de librairie au *prix coûtant et port payé* (même celle qui n'est pas de son fonds); que nos lecteurs en prennent note.

En avril 1878, chaque abonné a reçu un supplément; ce mois-ci, la revue est doublée, comme en avril, parce que les matériaux abondaient et qu'il était utile que nos lecteurs puissent les posséder. La Société prouve ainsi que son but est désintéressé, puisque, après avoir augmenté de huit pages le format de chaque revue mensuelle, elle donne des suppléments qui sont pour elle une cause de dépense imprévue.

Les abonnés pourront comme pour le supplément d'avril, couvrir celui de ce mois en envoyant leur mandat de réabonnement avant la fin de l'année courante; ils nous éviteront ainsi des écritures multipliées qui entravent notre correspondance surtout en janvier et en février.

Divers groupes ont pensé qu'il est indispensable que les spirites s'unissent à la Société scientifique d'études psychologiques pour la seconder matériellement, et moralement, dans l'œuvre qu'elle a entreprise, œuvre laborieuse qui promet d'être féconde pour le bien de la cause.

Puissent nos amis se bien rendre compte de l'importance de

l'effort qui est tenté au moment où le positivisme prétend s'imposer à tous les esprits et effacer toute croyance raisonnée, et ils enverront leur obole collective pour aider au mouvement intellectuel que préparent les hommes de bonne volonté.

Il y a intérêt moral pour nos F. E. C. à demander les statuts de la Société scientifique d'études psychologiques, et à se faire membre de cette réunion où des esprits libres cherchent la vérité sans la vouloir imposer autrement que par l'étude et des investigations suivies. Chaque groupe d'adhérents recevra une carte collective de membre de la société.

Les partisans de la cause peuvent aussi envoyer des mémoires qui entrent dans le cadre de nos études, faire des dons de livres pour la bibliothèque, et nous adresser des gravures ou tous autres objets de nature à faciliter nos travaux.

P.-G. LEYMARIE.

Quelques visites pendant l'Exposition universelle.

Parmi les spiritualistes et les spirites arrivés à Paris pour l'Exposition, beaucoup sont venus nous voir; tous ont voulu assister aux séances tenues au siège social et nous les remercions ici, au nom des membres de la Société, pour nous avoir apporté les vœux des partisans de la cause disséminés dans le monde.

Il est bien des noms que nous ne pouvons inscrire dans la Revue; la position officielle de ceux qui les portent nous impose une grande réserve. Nous ne pouvons citer ici qu'une minime partie des visiteurs du grand monde, de l'armée, de la magistrature et du commerce.

M. A. Calder, président de l'association britannique des spiritualistes.

M. Charles Blackburn, de Londres.

M. Harisson, rédacteur en chef du *Spiritualist*, à Londres.

M. le docteur Kennedy, États-Unis d'Amérique.

M^{me} Grégory, veuve du célèbre docteur savant magnétiste.

M. Huber Joannès, professeur de philosophie, à Munich.

Son Excellence M. de Golovine, gouverneur, Russie.

M. Edward Maitland, auteur connu, Angleterre.

M^{me} Kinsford, docteur en médecine.

M. William Tebb, publiciste, Grande-Bretagne.

M^{me} William Tebb.

M. de Turck, ex-consul, Bruxelles (Belgique).

M. Adam, chef de groupe, à Liège.

M. Henrion, propriétaire de la *Revue belge du Spiritisme*.

M. Will. S. Balfour Wholesale, à Liverpool.

M. José Merino Ballesteros, Espagne.

- M. Gallait de Montévidéo, Uruguay.
M^{me} Gallait, de Montévidéo, Uruguay.
M. Jaquet, à Roux, Belgique.
M. du Biernaux, à Jumet, Belgique.
M. le docteur Mach, de Boston (États-Unis.)
Le médium Fletcher, États-Unis.
M. Reimer, artiste, Londres.
M. Francisco Miguelès, Madrid.
M. Agramonte, de l'île de Cuba.
M. le colonel Juan Godoï, à Madrid.
M. A.-G. Ekstrand, Angleterre.
M. José M. Fernandez, Collavida.
Mistress R. Galindo, écrivain, Grande-Bretagne.
M. Dehaut, de Rouen.
M. Jesupret, de Rouen.
M^{me} Jesupret.
M. Théobald Morel, rédacteur du *Spiritualist*.
Docteur Séverin Jolin, à Upsala, Suède.
M. le professeur Storgohan, Norwége.
M. John Carson, de Melbourne, Australie.
M. John Carson fils.
M. Lefèvre, percepteur, à Haubourdin (Nord).
M. Lefèvre-Lelong, à Lille.
M^{me} Lefèvre-Lelong, à Lille.
M. Fromont, à Lille.
M. Delanoue, à Bardonneche, Italie.
M. Gay, de Moscou, Russie.
M. le baron de Taubé, St-Pétersbourg.
M. Morisse père et fils, de Rouen.
M^{me} Fischer, de Rouen.
M. Cornilleau, du Mans.
M. Valery, de Libourne, Italie.
M. Puntoni, sculpteur, de Livourne.
M. Comera, chef de groupe, à Bordeaux.
M. Krell, à Bordeaux.
El signor Rondi, artiste, Londres.
M. Tallada, négociant, à Barcelone.
M. le comte Carlo Freschi, de Cordavado, Italie.
M^{me} la comtesse Carlo.
M. Lefèvre, de Douai.
M. Florence, chef de groupe, au Châtelet, Belgique.
M. Géorges, chef de groupe, à Marseille.
M^{me} Georges, à Marseille.
M^{me} Maria Brenda, de Rome.
M. Constantin Delhez, professeur, à Vienne, Autriche.
M. Hue, négociant, à Fécamp.
M. Leüe, de Constantinople.
M^{me} Leüe.

M^{lle} Leüe.
M. Paul Rastier, propriétaire de Marsonnay-Chambertin.
M. Pons Lorenzo, à Buenos-Ayres, République argentine.
M^{me} Obin, à Granville.
M. Q. Privat, propriétaire, à Cordes (Tarn).
M. Montigny-Rabillard, Pas-de-Calais.
M^{me} Montigny-Rabillard.
M. Chauvières, négociant à Flers.
M. Palis, négociant, à Troyes.
M. Mielle, à Eygaliers.
M. Lavoignat, à Corbigny.
M^e Gatoux-Haguet, de New-York.
M. Dellia, banquier, Bergerac.
M. Vautier père, de Caen.
M^{me} Vautier.
M. Boyard, chimiste, à Bruxelles.
M. Laidevent, Lyon.
M. Roman, Drôme.
M^e Zénaïde Rohant, Allier.
M. Aubineau, à Montereau.
M^{me} Aubineau.
M. Chaigneau père, docteur, Charente.
M. Chaigneau fils, propriétaire, Charente.
M. Streiff, professeur, Marne.
M. Noppius Léopold, sculpteur, Liège (Belgique).
M. Caron, propriétaire, Jura.
M. Vincent, propriétaire, Haute-Marne.
M^{me} Vincent.
M. Godin, fondateur du *Familistère*, à Guise (Aisne).
M. Paul Pavis, Loire.
M. Boy, négociant, à Marmande.
M. Patreau, professeur, Aude.
M. Crouzet aîné, avocat, Hérault.
M^e Pascal, Lyon.
M. Smyth, Londres.
M^e Champneuf, docteur, Vernantes.
M. Boivinet, Aisne.
M. Darget, Haute-Savoie.
M. Barroux, Aube.
Aloïs Voog, à Poissy.
Comtesse de Roul, Bayonne, etc. etc.

Nous demandons aux nombreux amis qui ne trouveront pas leurs noms inscrits ici de n'accuser que le défaut d'espace, ce qui nous impose l'obligation de fermer cette liste.

Les spirites étrangers qui nous ont présenté, chacun, plusieurs partisans de la cause nous pardonneront aussi de ne les pas nommer.

**De l'élaboration de la pensée dans ses rapports
avec l'organisme cervical.**

V.

Dans l'article III, nous avons exposé nos idées sur le phénomène de la perception, sur la spécialité des forces extérieures qui y interviennent, sur l'influence que le mécanisme de chaque organe des sens exerce sur ces forces; et nous avons dit que la diversité des perceptions produites sur plusieurs individus, par un même objet, est une conséquence nécessaire de celle de leurs mécanismes sensoriaux.

Puis, dans l'article suivant, nous avons fait remarquer que le premier mobile de nos tendances, ou attractives ou répulsives, réside dans la nature agréable ou pénible des sensations que nous font éprouver les objets perçus; nous avons ajouté que toutefois la tendance, quand elle nous agréée, n'est pas à elle seule un signe certain que l'aptitude qui lui correspond se réalisera, parce que celle-ci dépend des dispositions des mécanismes préposés à l'exécution de la volonté, et que ces dispositions peuvent, tantôt contrarier, tantôt favoriser les désirs que la tendance a pu nous inspirer.

Quant au travail de la pensée qui a pour point de départ, soit la perception venant directement des objets extérieurs, soit des reproductions par la voie du souvenir, et qui se termine au moment où l'âme, ayant pris une résolution, exécute celle-ci par un acte de sa volonté, nous en avons dit quelques mots incidemment dans ce qui précède, et nous avons donné à entendre que nous pourrions en faire l'objet d'un article spécial. Nous allons essayer maintenant de remplir cet engagement.

Les difficultés du sujet, l'inconnu qui y règne sont tels que nos recherches seront nécessairement très-incomplètes; le lecteur devra donc se défendre de toute exigence. Nous ne saurions lui donner que ce que nous possédons nous-même, c'est-à-dire un très-faible contingent d'initiation sur ces matières, et il en comprendra les raisons à mesure que nous chercherons à avancer dans cette voie qui abonde en temps d'arrêt mystérieux.

L'anatomie nous enseigne que la force sensorielle, après avoir parcouru le labyrinthe plus ou moins compliqué d'un organe dans

lequel elle circule seule, parvient toujours à un nerf qui, adhérant à cet organe, se dirige vers le cerveau et établit ainsi une communication directe de l'un à l'autre. Par l'effet de cette force, le nerf reçoit une excitation dynamique qui le parcourt et se propage depuis l'organe jusqu'à son attache cervicale. Arrivée là, comme à la porte d'une maison située à l'extrémité de la rue formée par le nerf, l'action dynamique soulève le marteau, frappe, et la porte s'ouvre. L'introduction faite, la porte se referme, prête d'ailleurs à répondre aux nouveaux coups de marteau qui pourront se produire pour d'autres perceptions.

Tout cela est assurément fort simple, sinon dans les causes, du moins dans la marche et la succession des effets.

Une fois l'introduction dans la maison opérée, le rôle de la force extérieure est fini, en tant du moins qu'elle est adductrice de la perception, celle-ci est faite, le messenger est venu qui a apporté la lettre d'avis.

Ou, pour nous servir d'une comparaison plus en rapport avec la nature des actions actuellement perpétrées, le courant fluidique qui jusqu'alors n'a fait que marcher, sans subir d'autre influence que celle de suivre les sinuosités d'un circuit déterminé, ce courant, disons-nous, parvenu à son point extrême, va se trouver en présence et en communication avec une force nouvelle, différente quant à son essence de la sienne propre, susceptible par conséquent de produire d'autres effets que ceux qui sont spéciaux au courant sensoriel, effets dont la nature dépendra de la constitution de la nouvelle force.

Cette force, pour ceux qui ne sont pas matérialistes, c'est celle de l'âme, force qui, on ne doit pas le perdre de vue un instant, est constamment en exercice, parce que l'âme, principe essentiellement actif, ne cesse jamais d'être occupée.

Nous supposons ici tacitement que la force sensorielle, parvenue au cerveau, y rencontre nécessairement la force animique. C'est en effet ce qui a lieu dans l'état ordinaire de veille, puisque la créature humaine est ainsi constituée que, d'une part, dans cette circonstance de la veille, nous avons la conscience que nous ne cessons pas de penser, que, d'autre part, la pensée n'existe pour nous qu'à la condition que la force animique qui la produit passe par l'organisme cervical.

Nous devons nous arrêter ici à l'affirmation pure et simple de ces principes qui n'ont d'ailleurs rien que de conforme à ce que nous

apprend l'expérience de la vie et aux intuitions naturelles qu'elle nous communique. Nous serions entraîné bien au-delà de nos études actuelles si nous voulions ici approfondir ce sujet, mais nous ne désertons pas pour cela le champ de la controverse; nous nous bornons, pour cause d'une plus grande clarté dans les présentes explications, à poser une demande d'ajournement.

Nous reviendrons sur toutes ces questions et ne négligerons aucun des détails qui les concernent, lorsque nous nous expliquerons soit sur les différences qui existent entre l'état de veille et celui de sommeil, soit sur les principes fondamentaux du phénomène de la vie, soit enfin lorsque nous chercherons à nous rendre compte de la nature des liens qui unissent l'âme au corps.

Reprenons maintenant le sujet spécial qui nous occupe.

Si la force animique était de même nature que les forces terrestres, les effets produits par la rencontre ne pourraient être que des effets physiques, chimiques ou mécaniques. C'est ainsi que deux cours d'eau, lorsqu'ils se rencontrent, produisent des intumescences, des vagues affectant des formes multiples, entraînées dans des directions qui sont les résultantes de celles des courants qui se choquent. C'est ainsi qu'un corps pesant qui frappe sous un certain angle la surface d'une eau courante y produit une suite d'ondulations dont la forme et la propagation sont en rapport et avec cet angle et avec la direction et l'intensité du courant. C'est encore ainsi que le choc des deux électricités contraires produit des ébranlements dans les corps voisins, par conséquent dans l'air ce qui nous donne d'abord la sensation du bruit; qu'en outre les autres corps ébranlés peuvent être modifiés dans leur état physique et chimique avec production de lumière et de chaleur, en un mot avec toutes les manifestations des effets ordinaires des forces terrestres.

Mais si les deux actions en présence sont d'essence différente, si la première est de nature purement terrestre, et si la seconde, avec des facultés terrestres en possède d'une autre nature, il n'y aura rien d'étonnant à ce que leur concours simultané produise des effets qui ne seront pas exclusivement physiques, chimiques ou mécaniques et qui renfermeront de tout autres propriétés.

Que seront ces dernières? cela dépendra évidemment de la virtualité propre à la nouvelle force, or celle-ci constitue une cause première qui, comme toutes les autres, nous est inconnue. Nous

ne pouvons donc pas préciser d'avance les effets à obtenir, ainsi que nous le faisons dans beaucoup de circonstances pour les forces ordinaires connues dont il nous a été permis de faire l'étude directe, mais nous pouvons observer ces effets et savoir ainsi ce qu'ils sont en eux-mêmes; de sorte que, si le déterminisme spécial qui les fait naître nous échappe, nous aurons du moins la conscience de ce qu'ils sont dans leur manifestation, nous connaissons de plus la raison d'être de leur existence. Ce n'est pas tout, sans doute, mais c'est quelque chose à coup sûr, et, au point de vue de la rationalité et des doctrines, c'est peut-être beaucoup.

Cela posé, la force sensorielle, exerçant son influence sur le travail de l'âme, toujours occupée, modifie nécessairement l'état agissant dans lequel celle-ci se trouvait au moment de cette arrivée. Or c'est à l'impression première et subite que l'âme éprouve de cette modification que correspond la sensation perçue, mais non encore approfondie, de l'objet duquel la force sensorielle émane.

C'est ainsi qu'un vase alimenté par une eau claire qui s'y déverse et en émerge sans cesse, se trouve immédiatement affecté d'une certaine teinte par l'introduction d'une liqueur colorée, teinte plus ou moins foncée, plus ou moins persistante, suivant l'énergie du principe colorant et suivant l'intensité de son jet.

Poursuivant cet aperçu comparatif, non pas dans ce qu'il a de rigoureusement exact, car la similitude complète est impossible en pareilles matières, mais du moins dans ce qu'il présente d'explicatif par simple voie d'analogie, nous dirons qu'il y a des moments où le travail de l'âme étant très-énergique, le courant d'eau claire qui le représente sera très-abondant, et, si alors la perception est de son côté très-faible, la coloration qu'elle apporte sera aussi légère que fugace et son empreinte pourra rapidement s'affaiblir jusqu'au point de devenir nulle. On s'explique ainsi que, dans les circonstances où l'âme est fortement occupée, nous avons à peine conscience de la vue des objets qui nous entourent et que, par exemple, il nous arrive quelquefois, bien que nous soyons en possession du sens de l'ouïe, de ne pas entendre la sonnerie de la pendule qui marque les heures dans notre cabinet. Si au contraire le travail de l'âme n'a qu'une intensité modérée et si la force sensorielle se produit avec une grande énergie, la coloration du liquide deviendra dominante et la sensation consécutive à l'acte perceptif pourra nous absorber au point de faire disparaître toute trace du travail antérieur de l'âme. C'est ce qu'ont très-bien remarqué et que pratiquent très-

volontiers les enfants qui se font un malin plaisir de nous surprendre, au moment où nous y pensons le moins, par une apparition soudaine, par un fort cri, par un coup subit, produisant chez nous ces surprises inattendues, ces soubresauts involontaires qui sont une des grandes joies du premier âge.

Si nous abandonnons maintenant le terrain d'une comparaison un peu éloignée, il faut le reconnaître, mais qui pourra venir en aide à certains esprits, et si nous rentrons de plus près dans la réalité des faits, nous rappellerons que la force animique qui travaille toujours vient, au moment de la perception, se trouver en présence de la force sensorielle; de là doit résulter nécessairement une rencontre entre les deux forces. Or le premier et soudain effet de cette rencontre est l'avertissement spontané qui produit dans l'âme cette impression subite que nous appelons *sensation*; l'énergie de la sensation résultera donc des intensités respectives des deux forces concourantes, et sera par conséquent en particulier une dépendance de celle de la force sensorielle. D'ailleurs celle-ci, en sortant du mécanisme par lequel elle a passé, et en arrivant au cerveau, a reçu un mode de manifestation en rapport avec ce mécanisme; or, si l'on ne perd pas de vue les principes exposés à l'article II, on en conclura qu'indépendamment de l'énergie de la sensation il y aura dans celle-ci une manière d'être, une *modalité* dépendant de la constitution individuelle de chaque mécanisme, ainsi que nous l'avons expliqué à l'article III.

Il faut en outre remarquer que les résultats de la rencontre seront non-seulement en rapport avec l'intensité de la force sensorielle, mais de plus avec celle de la force animique qui, nous le répétons, ne cesse pas un seul instant d'être en activité; or cette activité peut être très-variable, et l'âme possède la faculté ou de l'augmenter ou de la diminuer dans des limites assez étendues; il dépendra donc d'elle, après que la sensation aura eu lieu, soit de laisser subsister l'influence de la force sensorielle qui vient l'agiter, soit de la renforcer en dirigeant sa propre force dans le même sens qu'elle, soit enfin de la diminuer en lui opposant des efforts contraires. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer que l'âme, après l'avertissement qui lui donne une sensation, peut ou s'appliquer à en développer les conséquences, ou s'efforcer d'en faire disparaître les traces; et nous savons tous que c'est là une faculté qui existe dans l'âme avec un développement qui ne manque pas d'étendue.

Ces explications me paraissent de nature à rendre compte de ce

qui concerne les propriétés générales de la sensation, tant au point de vue de son instantanéité qu'en ce qui intéresse sa modalité et ce qui s'applique à son énergie.

Entrons maintenant plus avant dans nos recherches.

Quelle que puisse être la résolution prise par l'âme, après que la sensation a été reçue, soit qu'elle veuille subir l'influence de celle-ci, soit qu'elle désire l'éloigner et reprendre son travail primitif ou tout autre, nous entrons dès ce moment dans l'élaboration de la pensée proprement dite s'exécutant en vue de tel objet défini dont il aura plu à l'âme de faire choix.

Mais il importe, avant d'aller plus loin, de dire quelques mots des causes incitatrices de la pensée. Si l'âme était complètement privée de la faculté que nous appelons le souvenir, la pensée ne pourrait naître chez elle qu'à la suite des avertissements qui lui viendraient du dehors par les forces sensorielles ; mais, à vrai dire, il serait plus exact d'affirmer qu'alors l'âme n'aurait pas de pensée, elle n'éprouverait que des sensations survenant tout-à-coup avec la perception et disparaissant irrévocablement avec elle. Elle serait comme un miroir qui donne immédiatement l'image d'un objet qu'on place devant lui, mais qui la perd non moins immédiatement dès que l'objet est retiré.

Étant ainsi faits que nous ne saurions comprendre une pensée qui n'aurait pas d'objet, nous sommes bien obligés d'admettre que cet objet, pendant tout le temps que la pensée existe, doit être conscient pour l'âme. Or cette conscience qui ne se borne pas à nous saisir un instant, comme le ferait un éclair, cette conscience dont l'avertissement au contraire persiste avec le temps, c'est le souvenir.

Mais le souvenir possède des propriétés bien plus puissantes que celle de conserver à l'âme la conscience continue pendant quelque temps des objets sur lesquels la perception a éveillé son attention. Il jouit aussi de celle beaucoup plus remarquable de pouvoir se passer de toute force sensorielle directe pour reproduire en nous les effets de perception antérieurement reçus, même après un long temps écoulé, et alors que dans cet intervalle nous les avons complètement perdus de vue. Aussi peut-on dire que le souvenir est un agent de travail sans lequel toutes les richesses réunies de l'âme intelligente ne rapporteraient aucun intérêt.

Le souvenir en outre, qu'on le remarque bien, ne s'applique pas seulement aux choses perçues à l'aide des sens, il s'applique de plus

à celles que notre pensée a pu antérieurement concevoir, et il est aussi apte à reproduire les unes que les autres; de sorte que plus nous aurons acquis de conceptions, plus aussi nous posséderons en nous, par le souvenir, un nombre considérable de causes incitatrices de la pensée. Tels sont les caractères de ce que nous appelons les pensées fécondes, mais qu'on ferait peut-être mieux d'appeler abondantes, attendu que ce que nous disons ici s'applique incontestablement au nombre, mais n'implique rien sur la qualité, comme semble l'indiquer le mot fécond.

On le voit donc, sans perceptions, sans conceptions acquises, l'intelligence la mieux douée serait dans l'impossibilité d'avoir des pensées et de se révéler, soit à elle-même, soit à nous, par des manifestations. Telle est précisément la situation dans laquelle se trouve l'homme au moment de la naissance. Quelque brillantes que doivent être un jour les qualités de son intelligence, il nous est impossible, au moment même où il fait son entrée dans le monde, d'en rien préjuger, parce que les incitations du principe intelligent font complètement défaut. C'est cependant, nous n'en saurions douter, cette intelligence qui, plus tard, indépendamment de tant d'autres services qu'elle nous rend, sera exclusivement chargée de pourvoir à l'apport de la nourriture corporelle. Nous savons tous en effet que c'est elle qui a pour mission de la chercher, de la préparer, de l'introduire dans le corps. Il semblerait d'après cela que la naissance d'un être dont l'intelligence est inerte, dont les forces corporelles sont nulles, ne peut être autre chose que le prélude de la mort; que celle-ci est la conséquence nécessaire, prochaine, presque immédiate des conditions dans lesquelles se produit celle-là. Or, s'il en était ainsi, si en effet l'homme ne naissait que pour mourir aussitôt, où seraient, je le demande, la sagesse et la prévoyance divines? Mais aucun de nous ne l'ignore, une si désolante contradiction n'existe pas, à quelques heures de distance, Dieu ne donne pas un démenti à ses œuvres, et il sait créer des équilibres pour toutes les situations. Ce que dans le milieu du jour il organisera avec l'activité de l'intelligence, avec le développement des forces corporelles, il le réalise, dès l'aube naissante, avec le sein de la mère, avec l'instinct du nouveau-né, c'est-à-dire avec la tendresse maternelle coopérant avec la protection divine. Le matérialisme est tout fier d'appeler cela du hasard, puisse Dieu lui permettre d'y voir plus tard la science et l'amour.

Tout s'enchaîne tellement dans les œuvres de la création qu'il

est impossible d'aborder un sujet sans toucher à une infinité d'autres. Il faut cependant se restreindre : qui ne sait se borner, a dit Boileau, ne sut jamais écrire ; qu'une seule observation nous soit encore permise, ce sera la dernière.

L'homme en venant au monde apporte avec lui deux sortes de facultés : celles de son corps, celles de son intelligence. Les premières, on le sait, sont très-exploitées par le milieu social dans lequel il se trouve, et surtout par ceux qui, à divers titres, se sont faits les dominateurs dans ce milieu. Quant aux secondes on s'en occupe peu, et, loin de chercher à les développer, les dominateurs en question se sont appliqués au contraire à en limiter l'étendue, à les empêcher de dépasser un certain niveau au-dessus duquel, disent-ils, il pourrait y avoir émersion et danger. En un mot : *Exploitation de l'homme par l'asservissement de l'intelligence*, voilà ce qui s'est beaucoup pratiqué, et ce qui se voit encore beaucoup trop. Ce n'est pas de la science que je fais ici, c'est l'histoire trop véridique du passé que je rappelle, en même temps que je constate une des grandes obligations du présent ; car si nous voulons être dans le vrai, si nous voulons entrer dans la voie féconde, il faut, retournant les termes de la proposition, que nous puissions dire : *Émancipation de l'homme par le développement de l'intelligence*. Telle sera, je l'espère, l'histoire de l'avenir dont heureusement les premières pages sont en train de s'écrire.

Cela posé, comment pourrons-nous avancer sûrement dans cette voie ? Les études ci-dessus nous le disent clairement. En effet, remarquons d'abord que cette voie est bien celle du progrès ; car, le progrès se faisant par l'homme, sa marche sera d'autant plus rapide que les intelligences seront plus productrices, or ce que produit l'intelligence c'est l'élaboration de la pensée ; mais pour qu'une pensée soit élaborée, il faut avant tout qu'elle existe, et comme les incitations qui la font naître sont les perceptions reçues et les conceptions possédées, la société qui veut progresser doit s'efforcer d'augmenter dans chaque intelligence et le contingent des actes de perception et le trésor des connaissances acquises. L'homme par lui seul peut-il acquérir ces richesses ? Non, parce qu'elles sont une œuvre générale, et non individuelle ; parce qu'elles sont le résultat de toutes les époques et non celui d'une seule. Il devra donc avoir recours à ce qui représente cette œuvre cumulée de toutes les générations et de tous les temps, j'ai évidemment nommé l'instruction. Le devoir de l'individu qui veut être utile est donc de

s'instruire, le devoir de la société qui veut s'améliorer est de propager et de faciliter l'instruction par tous les moyens. C'est par l'instruction, et, Dieu merci, cette croyance devient de plus en plus générale, que la société affermira et étendra ses conquêtes dans la voie du progrès. Quant aux craintes manifestées au sujet des développements à donner à l'instruction, elles sont très-généralement vaines, factices et intéressées, parce qu'elles ont pour point de départ l'exclusivisme d'un sentiment égoïste qui voudrait à lui seul posséder toutes les suprématies. Elles sont d'ailleurs en révolte contre la loi divine de la charité; car se posant en contradiction avec les doctrines du Christ elles disent ouvertement : Je ne veux pas qu'il soit fait aux autres ce qui a été fait pour moi, c'est-à-dire : je veux que les autres restent au bas de l'échelle pour que je puisse plus sûrement me maintenir au sommet.

Juillet 1878.

(A suivre.)

C. L.

L'Œuvre du Dr Slade en Europe

Les lecteurs de la Revue connaissent déjà le remarquable médium américain, docteur Henry Slade, la poursuite judiciaire dont il a été l'objet en Angleterre, son acquittement et ses voyages en Europe depuis. Peut-être même, quand paraîtront ces lignes, le docteur Slade aura-t-il consenti à faire un court séjour à Paris, bien que, malgré les changements survenus depuis 1875, notre pays ne paraisse pas lui inspirer grande confiance, au point de vue de la liberté concédée aux manifestations d'ordre spirite. Quoi qu'il en soit, sa santé étant épuisée par tant de fatigues, il va, pour se reposer, faire voile vers l'Australie, et c'est avant de partir qu'il a adressé au « *Spiritualist* » le résumé suivant de ses travaux. — D. A. C.

« Je quittai Londres, après mon procès, en février 1877, avec MM. Simmons et Enmore. Les tracas que je venais d'éprouver avaient tellement épuisé ma santé que je ne savais vraiment si j'étais mort ou vivant. Je souffre encore maintenant d'une prostration nerveuse occasionnée par les persécutions, mais je vais bien mieux. M. Simmons et moi traversâmes de Douvres à Calais, et gagnâmes Boulogne en chemin de fer. Je passai là une semaine, chez un excellent médecin, jusqu'à ce que je fusse en état de partir pour La Haye.

Nous fûmes rojoints à la Haye par M^{lles} Slade et Simmons, et nous y rencontrâmes aussi de bons amis. Nous prîmes un appartement et donnâmes maintes *séances* pendant six mois; les résultats répondirent généralement à l'attente des investigateurs, ce dont ont témoigné certains journaux. Les détails du procès de Londres étaient connus bien avant mon arrivée, mais les arguments de l'accusation furent loin d'être corroborés par les expériences poursuivies. La meilleure société de La Haye, amenée par le lieutenant A. de Bourbon et par M. Riko, me faisait du reste l'honneur d'assister à mes séances.

De là, nous allâmes passer un mois ou deux à Bruxelles. J'y étais précédé de la même défiance produite par le procès de Londres, mais les comptes-rendus montrent clairement que cette défiance ne tint pas contre les faits, et les mêmes journaux qui avaient d'abord mis le public en garde contre mes agissements, témoignèrent ensuite de la parfaite réalité des phénomènes : j'avais d'ailleurs invité publiquement la presse et les hommes de science à assister, à se rendre compte des manifestations, et tous ceux qui vinrent rendirent hommage à ma loyauté.

Je fus alors invité par M. Neergaard, de Fuglsang, à passer quelques semaines chez lui, en Danemark. Il avait réuni de ses amis, des membres du clergé et quelques professeurs de science de Copenhague à étudier les phénomènes. Les uns furent convaincus; pas les professeurs, cependant, qui dirent que cela « *leur paraissait être des tours de passe-passe.* » M. Neergaard prétend que j'ai fait beaucoup de bien en Danemark, et me presse de revenir. Pendant que j'étais dans ce pays, je visitai un vieux château bien connu et hanté. Ma nièce, miss Agnès Slade, a donné au *Banner of Light*, le récit suivant de cette visite :

« Parmi les nombreuses personnes qui, au Danemark, s'intéressaient vivement au spiritisme, se trouvaient deux clergymen qui ne manquaient, eux et leurs familles, à aucune séance. Un jour, à dîner, quelqu'un dit qu'il y avait, dans le voisinage, un château, appartenant au comte Baven, et qui était hanté. Le docteur Slade répondit qu'il y passerait bien une nuit.

« La permission ayant été demandée (le comte n'était pas spirite) et accordée, deux ou trois gentlemen vinrent un soir et se couchèrent dans la chambre hantée. Les résultats obtenus furent saisissants. De lourds bruits de pas furent entendus toute la nuit, des pierres jetées, et diverses autres manifestations bruyantes observées.

Ces messieurs furent tellement intéressés qu'ils prièrent le docteur Slade de passer une autre nuit et d'amener ces demoiselles, ainsi que M. Simmons. Ce ne fut pas sans quelques appréhensions que miss Simmons et moi acceptâmes cet arrangement; mais notre désir de voir le château, qui était très-ancien, nous fit passer outre. Nous arrivâmes donc un soir, par un beau clair de lune, à l'endroit où les Esprits désincarnés faisaient tapage. Après avoir passé une agréable soirée, nous nous retirâmes dans notre chambre qu'on avait eu soin de choisir éloignée de celle hantée. Je m'endormis presque immédiatement, et ne fus réveillée que vers minuit, par miss Simmons, qui, malgré que nos bougies fussent allumées, tremblait de frayeur. Je veillai avec elle, et, là où nous étions, il n'arriva rien jusqu'au jour. Elle me dit qu'elle avait entendu comme le frôlement d'une robe de soie. Elle avait regardé dans la chambre et n'avait rien vu. Elle avait écouté avec soin, pensant que c'était peut-être l'effet du vent, mais le vent bruissait tout différemment. Lorsque nos fûmes assemblés dans le salon, ces messieurs racontèrent leurs observations. Ils étaient au nombre de quatre dans la chambre du docteur Slade, et, dès que les lumières avaient été éteintes, on avait entendu de lourds bruits de pas, et comme la chute de grosses pierres. Cela durait depuis quelque temps, lorsque soudainement le docteur Slade aperçut au pied de son lit un homme grisonnant tenant une grosse clef à la main et se dirigeant vers une chambre qui était fermée depuis des années, si bien que nul ne savait ce qui s'y trouvait. Dès qu'il y fut entré, les clefs tombèrent et se répandirent sur le sol. Puis tout cessa, sauf cependant quelques bruits de pas. J'ai omis de dire que ces messieurs entendirent aussi, de leur chambre, le même frôlement d'une robe de soie dont j'ai parlé plus haut. »

Je séjournai ensuite à Copenhague, et donnai plusieurs *séances* à des particuliers qui s'en montrèrent très-satisfaits. Il y a, dans cette ville, une société spirite fondée depuis quelques années.

Nous allâmes ensuite à Berlin, où je passai quelques mois à l'hôtel Kronprinz. Je commençai par convaincre entièrement le propriétaire de l'hôtel, me servant de ses propres ardoises et des tables de la maison. Il invita le chef de la police et quelques-uns des principaux citoyens de Berlin à voir les manifestations; tous furent satisfaits et dirent que le traitement que j'avais reçu à Londres était une honte pour l'Angleterre. Samuel Bellachini, physicien de la cour de l'empereur d'Allemagne, passa une semaine

entière à étudier mes expériences, je lui donnai jusqu'à deux ou trois séances par jour, sans frais, et l'une dans sa propre maison. Après une aussi complète investigation il se rendit chez un notaire public et déclara, sous serment, que les phénomènes n'étaient nullement dus à la fraude. Son certificat a été publié dans le *Spiritualist*. Ce témoignage ne s'accorde guère, comme on le voit, avec celui porté au tribunal de Londres, sur la requête du professeur E. Bây Lancaster, par le physicien anglais Maskelyne; il est vrai de dire que M. Maskelyne n'avait vu aucune de mes manifestations, n'était jamais venu chez moi. . . .

Le clergé essaya de me faire expulser de Berlin, mais je ne reçus point l'ordre de partir sur-le-champ, comme l'ont dit quelques journaux. Et la preuve, c'est qu'étant retourné quelques mois plus tard dans cette ville, j'y séjournai quelques semaines encore, ce que n'ont pas dit les feuilles qui avaient signalé mon premier départ. M. Liebing, président de la société spiritualiste de Berlin, et M. Bresa, propriétaire de l'hôtel Kronprin, sont les spirites les plus actifs de Berlin, et beaucoup de personnes en relation avec la cour s'occupent de ces recherches. Je fus très-cordialement traité à Berlin.

Je visitai ensuite Leipzig, sur l'invitation du baron von Hoffmann. J'eus le plaisir d'y faire la connaissance du professeur Zollner et d'autres membres de l'Université. Nous eûmes des *séances* dans le cabinet même du professeur Zollner. Il ne veut pas que je prenne la peine de publier les résultats, il veut le faire lui-même; il ajoute que les manifestations ont été très-satisfaisantes, et dépassé son attente.

De là, j'allai à Dresde, puis à Vienne où des membres de la cour assistèrent à mes séances, et l'un de ces spectateurs publia une brochure sur quelques manifestations remarquables qui se produisirent dans sa propre maison. L'émotion fut grande, dans la capitale de l'Autriche, et attira l'attention du clergé, ainsi que de la police. Celle-ci m'ordonna de partir, parce que je n'avais point de passeport sur moi; je l'avais laissé à Berlin. Elle me demanda ce que je faisais. Je répondis : « *Je démontre l'existence d'un pouvoir invisible et intelligent, qu'il serait de l'intérêt du monde scientifique et des hommes érudits d'étudier.* » On reprit qu'on n'y comprenait rien. Je dis : « *Je ne crois pas que vous y compreniez quoi que ce soit sans chercher; aussi vous invité-je à venir voir les phénomènes.* » On refusa de le faire.

Je retournai à Berlin, et de là je gagnai St-Pétersbourg. J'y donnai des *séances* au grand-duc Constantin, au conseiller Aksakof, au professeur Boutlerof, et à de nombreux membres de la noblesse, qui tous me traitèrent avec la plus grande amabilité. C'est là que, depuis mon départ de New-York, j'ai rencontré le plus de sympathies, et je me souviendrai toujours, avec reconnaissance, du charmant accueil que m'ont fait les Russes. Les journaux traitèrent spontanément la question du spiritisme, et les sceptiques mêmes que je rencontrais n'en parlaient qu'avec modération. Je trouvai certainement, dans la haute société russe, les spiritua-listes les plus éclairés que j'aie encore rencontrés. Ces personnes n'ont point de prévention contre les médiums honnêtes qui se font payer, elles estiment, en effet, qu'on ne saurait altérer la santé, épuiser les forces, employer le temps de qui que ce soit sans lui en tenir compte. Je quittai St-Pétersbourg avec regret. Au moment de mon départ, je reçus un splendide présent consistant en une boîte contenant huit bijoux enrichis de diamants. Le donateur m'est encore inconnu.

Je repassai par Bruxelles, Liège et La Haye : partout le Spiritisme excitait le plus grand intérêt.

Je suis en ce moment, juin 1878, à Londres, au milieu de mes vieux amis de l'*Association nationale des spiritualistes* et du vaillant journal le « *Spiritualist*. »

HENRY SLADE.

Lettre des Spirites de Lérida (Espagne).

Messieurs et frères en croyances,

22 septembre 1878. — C'est pour ne pas augmenter le poids déjà assez lourd de vos correspondances et pour ne pas vous détourner de vos nombreuses occupations que je m'abstiens du plaisir de vous écrire aussi souvent que je le désirerais, afin de vous faire connaître les progrès que le Spiritisme fait ici autour de nous, grâce au zèle infatigable des membres les plus instruits de notre Cercle et à la propagande sérieuse, mesurée mais hardie que fait *El buen Sentido*, revue destinée à répandre la lumière, la consolation et l'espérance qui rayonnent du vrai Christianisme, ce soleil d'amour de notre humanité.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi aujourd'hui de vous remercier au nom de ce cercle des bons conseils et des encoura-

gements que vous nous donniez dans votre honorée du 12 avril 1877, puisque depuis cette époque j'ai gardé le silence pour les raisons ci-dessus indiquées, et nous vous prions surtout de vouloir bien faire part à la vénérable M^{me} veuve Allan Kardec de la joie avec laquelle nous reçûmes le salut maternel qu'elle nous envoya alors par votre intermédiaire, et que ses enfants reconnaissants lui transmettent à leur tour accompagnés des souhaits les plus sincères pour sa parfaite félicité.

Nos droites intentions et nos bons sentiments en faveur de la propagande spirite ont été reçus ici par le clergé de la même manière dont le reçoivent presque partout ces honorables représentants de J.-C., et peut-être encore pire; car là où il y a plus de fanatisme il y a aussi plus de méchanceté et par conséquent plus de danger à courir.

Nous avons dans nos rangs un nombre respectable d'instituteurs; mais la commission provinciale d'instruction publique ou primaire, cédant à la pression cléricale et aux insinuations d'un chanoine, membre de cette commission, força ces braves gens à se séparer du centre sous peine de perdre leur place et par conséquent le pain de leur famille. Cependant les deux principaux d'entre eux, ceux qui ont travaillé le plus et travaillent encore en faveur de notre doctrine, ne voulurent céder devant aucune menace, et ils furent suspendus. Ces deux frères convaincus sont: le directeur de l'école normale, M. Dominique de Miguel, et un professeur de la même école, M. Joseph Amigo, qui est le directeur du *Buen Sentido*.

L'affaire de ces deux professeurs a fait beaucoup de bruit en Espagne, et il en a même été question aux cortès ou chambres espagnoles. Quoiqu'il y ait fort longtemps que le conseil d'instruction publique ait émis un avis favorable pour que ces deux fonctionnaires soient rétablis dans leurs emplois; le ministre n'a pas encore statué, sans doute pour ne pas déplaire au parti cléricale dont il cherche vainement l'appui. Le gouvernement veut, comme l'on dit vulgairement, ménager la chèvre et le chou.

Malgré tout, l'idée fait de rapides progrès. Nous apprenons chaque jour la création de nouveaux centres ou cercles.

J'ai la satisfaction de vous annoncer que nous sommes sur le point de faire imprimer une magnifique et longue révélation due à l'esprit de Nicodème, et dont la dictée a duré deux ans. Elle se compose de deux parties; la première est intitulée: *Après la mort*;

et la deuxième : *Autour de la terre*. Nicodème, contemporain de Jésus, a subi une autre incarnation pendant laquelle il s'est voué à la carrière ecclésiastique et est arrivé à la dignité de cardinal, honneurs qu'il abandonna dans les premiers mois de 1875 pour s'en retourner à la vie de l'erraticité. Ce fut bien peu de temps après cette dernière désincarnation qu'il se communiqua à nous. Il commença par nous dépeindre les impressions qu'il reçut après sa mort ainsi que ses doutes ; puis il nous fit la description de quelques mondes supérieurs qu'il lui fut permis de visiter et ensuite il nous parla d'autres mondes inférieurs ; c'est ce qui constitue la première partie, pleine d'intérêt par les récits qu'elle contient et qui paraîtront des contes à ceux qui ne sont pas initiés aux sublimes découvertes dues à notre doctrine.

La seconde partie est plus philosophique ; elle est cependant d'une lecture pour le moins aussi attractive que celle de la première. C'est une nouvelle Genèse expliquant la formation et le développement de notre planète, et faisant l'histoire de l'homme et de ses progrès jusqu'à l'ère chrétienne.

Nous le croyons, cet ouvrage attirera l'attention du public et surtout des savants par les nouvelles données qu'il fournira à la science. Vous le jugerez vous-mêmes par la lecture de l'exemplaire que j'aurai le plaisir de vous adresser aussitôt qu'il sera imprimé. Il fera un bon effet à côté de *Rome et l'Évangile*.

A propos de *Rome et l'Évangile*, il serait à désirer que vous puissiez publier un petit cahier des communications que j'eus l'honneur de vous envoyer et tirées de cet ouvrage, ou, au moins les principales, dont vous aurez sans doute reconnu toute l'importance. Je crois que les hommes placés à la tête des affaires de notre chère France ne s'y opposeraient pas. Je vous fais cette remarque de la part de notre Cercle qui verrait avec grand plaisir que ces communications soient traduites en français, langue dans laquelle elles pourraient faire le tour du monde et propager ainsi les grandes vérités qu'elles renferment. Tâchez de trouver un moyen sûr et simple pour qu'elles puissent être lues facilement et rapidement.

Je termine, frères bien-aimés, en vous envoyant de la part de notre cercle les vœux de paix et de tranquillité pour tous nos frères de Paris. — Je vous embrasse de cœur : CONSTANT B.

Libres Pensées.

(Voir le numéro d'octobre 1878.)

XIV.

La création continue.

Après avoir vu l'Ordre et la Majesté s'imposer dans la grande Nébuleuse, bientôt, sur chaque Planète, on voit la vie se montrer. Et c'est le Soleil qui la produit cette vie; sa chaleur est le véhicule du principe fécondateur de tout ce qui vit sur la planète; aussitôt que les rayons solaires pénètrent dans son sein, tous les germes qui y sont répandus en atomes innombrables et infinitésimaux se réveillent et se mettent en mouvement. La graine est fécondée et sous ces baisers divins des rayons du Soleil-Dieu la plante se lève, étend ses bras et brode et peint sa fleur; au sein de cette fleur une force intelligente, inconnue, confectionne l'ovaire dont le germe également fécondé par les rayons solaires montre bientôt son fruit nourricier, qui ne peut murir lui-même qu'en regardant son Soleil en face. Et nous voyons la matière inerte, travaillant pour ainsi dire sous un souffle divin, prendre mille formes les plus diverses. Cette matière on l'aperçoit, on la suit, se métamorphosant à l'infini. De minéral inerte la voilà qui devient végétal puissant dont les racines et les feuilles, douées d'intelligence (c'est un fait indubitable) vont chercher, les unes au sein de la nourrice commune, les autres dans l'atmosphère qui les baigne, les éléments nécessaires pour se donner une forme et un corps. On reconnaît presque déjà, dans la racine, l'estomac qui s'assimile l'élément nutritif, et dans la feuille le poumon aspirant l'oxygène de l'air.

C'est la vie! Voilà l'âme qui vient, sinon de naître, au moins d'apparaître, de se matérialiser! Et nous sommes obligés de dire: L'âme est *une Volonté!* l'âme est *une Force intelligente.* Et voilà le grand combat qui commence entre *l'Ame* et *la matière.*

Voilà l'âme qui vient de naître dans la première mousse microscopique qui a planté sa racine dans le premier atome de granit désagrégé. Libre dans l'espace à l'état d'atome elle-même, douée d'intelligence, elle attendait ce moment. Mais, se dira-t-on, où était-elle cette âme embryonnaire? Où dormait-elle dans cet espace infini qui n'a pas de bornes, où sillonnent dans tous les sens des comètes légères et fluidiques, au noyau phosphorescent, à la

chevelure soyeuse, à la queue transparente ayant des millions de lieues de longueur, et plus nombreuses dans le ciel, dit Képler, que les poissons dans la mer. Dites ! où dormait-elle dans cette Immensité toute remplie de Nébuleuses elles-mêmes toutes remplies de soleils sans nombre, de planètes que l'imagination, ce sixième sens et le plus délicat de tous, ne peut pas même compter ? Était-elle enfermée dans la matière condensée, prisonnière dans son sein, prête à s'échapper, au premier symptôme de désagrégation, des combinaisons atomiques de la matière et prête à pétrir celle-ci en lui donnant des Formes à l'infini ? Ou bien, mieux, était-elle libre dans l'Immensité bleue de l'espace, perdue à l'état d'atome intelligent au sein de la matière universelle, attendant le moment de naître, un moment favorable et propice pour s'emparer de la matière, se manifester et commencer la longue série de ses pérégrinations éternelles ? Ou, mieux encore peut-être, est-elle une étincelle de Dieu, centre-ardent de l'Univers, un souffle de sa respiration divine, portant en soi toutes ses destinées et ayant pour mission de sortir de *son inconscient* toute la Science et toutes les Vérités de la création ? Ou bien, enfin, est-ce, cette Ame, tout simplement la matière elle-même qui se transforme, se subtilise, se quintessencie pour devenir comète et maîtresse des champs infinis du Ciel ?

Qui peut le dire ? Qui le saura jamais ? Et qu'importe ! Il nous suffit d'avoir la certitude qu'elle existe cette Ame, et cette certitude nous l'avons, nous spirites, heureux apôtres de la révélation nouvelle. En effet les merveilleuses manifestations spirites sont une preuve mathématique, irréfutable, de l'existence de l'Ame. D'ailleurs est-ce que chacun de nous qui s'étudie ne sent pas en soi l'existence évidente de cette âme aux désirs insatiables, aux passions brûlantes que le sage met sa gloire à commander ; aussi bien celui qui croit que tout progrès dans le Bien a droit à sa juste rémunération et toute mauvaise action à sa peine que celui qui souffre et qui aime ? Et d'un autre côté, est-ce que la marche de l'Humanité qui s'épure, qui grandit et se perfectionne toujours, ne nous la rend pas d'une autre manière également frappante ? Ce sont les mêmes âmes qui reviennent en se réincarnant, continuant ainsi leur bonne ou mauvaise influence, et nous voyons de cette sorte qu'en travaillant pour le bien général dans cette vie présente nous travaillons pour notre propre bonheur dans la vie qui va suivre, pour nos vies futures. C'est ainsi que l'on peut dire *que nous*

sommes nous-mêmes les propres agents de nos malheurs ou de nos joies.

Nous venons de la voir, cette âme, à l'état d'embryon qui naît avec la vie si elle n'est pas la vie elle-même. La voilà qui, obéissant aux lois d'attraction *qui sont les mêmes absolument dans le monde intellectuel et moral que dans le monde matériel*, la voilà qui s'unit à un autre atome d'âme, la voilà qui gravite. Salut à elle ! Salut à toi âme immortelle et divine ! Honneur à ton travail ! Honneur, Respect à tes souffrances, car te voilà qui, sortant du règne végétal pour passer à un ordre plus élevé, deviens animal ! et voilà que va commencer le long chapelet de tes douleurs et de tes merveilleuses métamorphoses !

Ah ! c'est bien vrai, Leibnitz le grand penseur l'a bien dit, tu n'es en réalité « qu'un composé de temps et d'éternité. »

O libre penseur délivré du joug de la sottise et de la crainte ! O Ame qui cherche la vérité et veut absolument connaître Dieu ! Dis ! ne la vois-tu pas grandir et marcher toujours cette âme qui dans toi commence seulement à devenir consciente et réfléchie ? A un certain moment de son évolution du moins nous pouvons la suivre dans tous ses travaux d'enfantement. N'est-il pas curieux en effet de voir que la disposition des os est analogue dans la main de l'homme, dans l'aile de la chauve-souris, dans la nageoire de la tortue et dans la jambe du cheval ? Cela ne donne-t-il pas à réfléchir qu'il y ait le même nombre de vertèbres dans le cou de la girafe et dans celui de l'éléphant ?

Oui nous la voyons cette âme développer sous nos yeux toutes ses Formes successives : c'est elle qui de poisson devient amphibie, d'amphibie devient reptile, de reptile mammifère, de mammifère dernier échelon dans l'homme, pour devenir enfin Esprit-aérien. Et pour plus d'évidence ne voyons-nous pas d'un autre côté les quadrupèdes devenir quadrumanes, et les quadrumanes se transformer en bimanés ?

Enfin les vrais savants, ceux-là qui vouent leur vie tout entière au travail et à la recherche de la vérité, ne sont ils pas aujourd'hui complètement d'accord sur ce point que l'homme n'est autre chose que le dernier degré de l'échelle des êtres sur notre terre et qu'il appartient à l'embranchement des vertébrés, à la classe des mammifères et à l'ordre des singes ? (*)

(*) Ce qui ne veut pas dire du tout que l'homme descend du singe.

O homme ! reconnais la sagesse divine. Le progrès se fait avec une lenteur qui te paraît désespérante ? cette lenteur était nécessaire. Vois-donc, ô Bimane ! tout le mal dont tu serais capable avec ces deux mains si tu avais plus de force, c'est-à-dire plus de science ! Dis ! ces deux mains, dont tu te sers avec tant d'agilité, ne t'ont-elles servi qu'à faire du bien ? Hélas ! elles sont pour toi des instruments de malheur. Tu voles, tu pilles, tu assassines, tu brûles tes semblables dans des auto-da-fé sanglants, et tu crucifies tes savants et tes justes ! Cette intelligence que Dieu t'a donnée, en fais-tu donc un usage digne ? digne d'Elle et de Celui qui t'en fit don ? Hélas ! Elle ne te sert qu'à inventer de nouveaux plaisirs et de nouveaux engins de destruction. Admire donc alors la justice et la prévoyance de ton Créateur qui te ménage ces dons et qui ne te les accorde plus complets qu'à mesure que ton éducation peut te permettre d'en faire un bon usage et de n'en point abuser.

Enfin, dans toute la nature, les genres, les espèces, les familles, toute variété nouvelle qui naît, nous montrent incessamment l'âme étudiant sa Forme et la changeant.

XV.

Mais c'est la naissance de cette âme que nous ne pouvons saisir.

Prenez un livre de physique ou de chimie et ouvrez l'article eau (HO). L'eau n'est autre chose que la combinaison de deux gaz, c'est une molécule d'oxygène unie à une molécule d'hydrogène. Enfermez ces deux gaz dans un fort tube en verre, qu'une étincelle électrique vienne les mettre en vibration et voilà ces deux gaz qui se métamorphosent, éprouvent une contraction énorme (absolument comme la nébuleuse solaire passant de l'état gazeux à l'état liquide), et forment une goutte d'eau. Examinons ce corps nouveau et toutes les formes nouvelles qu'il peut prendre. Vous voyez d'abord que ce mariage se compose de deux individus différents. Un peu de chaleur (et dites ! la chaleur ne serait-elle point de l'électricité transformée ?) et cette eau devenant vapeur se dilate, prend un volume énorme et remplit notre atmosphère. Et, phénomène qu'il faut noter en passant afin de familiariser notre esprit avec les choses existant réellement et qui peuvent être en même temps visibles et invisibles, cette vapeur nous ne la voyons pas, même en nous armant d'un microscope ; car nous avons bien

des instruments qui nous font voir une planète, Neptune par exemple situé à une distance de un milliard deux cents millions de lieues, mais nous n'en avons pas qui nous permette d'apercevoir à côté de nous de la vapeur dans l'air. Un peu moins de chaleur et cette vapeur se condense, et de gaz invisible à nos instruments les plus parfaits se transforme en liquide que l'homme peut facilement voir avec la simple lunette de ses yeux. Poussons plus loin : un peu moins de chaleur encore et cette eau cristallise, et cette eau devient de la neige, du givre, des frimas, de la glace. A l'état de neige, considérée à travers le rideau magique du microscope, elle affecte toutes les formes les plus régulières, les plus géométriques, les plus brillantes et les plus variées. C'est un véritable kaléidoscope. Par exemple la voilà pentagone étoilé, diamant inerte et fixe. Ce ne sont là que des transformations chimiques et physiques de la matière. Mais, chose admirable ! fait singulier et bien digne de méditation ! ce pentagone étoilé que vous venez d'admirer, forme inerte et purement matérielle, voilà que vous le retrouvez vivant, se reproduisant et se mouvant, dans l'astérie, ce mollusque original qui a l'air d'avoir appris la géométrie, dont la forme est en effet celle d'une étoile pentagonale armée d'une ouverture centrale et, sur chacun de ses cinq rayons, de milliers de petits suçoirs qui font l'effet d'une fourmilière.

Tout est là ! L'électricité qui réunit chimiquement deux gaz pour en faire de l'eau est une force. Les différences de température qui donnent à l'eau mille formes physiquement cristallisées différentes sont des *Forces*. Et les forces conduisent à la *Forme*, et cela sans qu'il y ait besoin d'intelligence car on ne voit là que des lois qui s'imposent. Mais à un moment donné la *Vie* s'introduit dans la *Forme*, comme nous venons de le voir dans l'étoile de mer, et alors il est impossible de nier l'Intelligence. C'est l'Ame qui point à cet endroit comme en tant d'autres, c'est le combat entre l'Ame et la matière. Ainsi, avec la force apparaît la *Forme* ; avec l'Ame apparaît la *Vie*. Et qui nous dit que, ainsi qu'on voit l'abeille s'abattre sur une fleur et la quitter quand elle lui a pris tous ses sucs pour aller se poser sur une fleur nouvelle, l'âme primordialement sans forme, uniquement *Désir et Volonté*, ou si vous aimez mieux tout simplement douée d'instincts, ne fait point de même et ne passe pas ainsi de corps en corps en prenant à chacun tout ce qu'il a de plus subtil, par exemple le fluide électrique qu'il contient ? Alors le moment de la mort serait celui où l'âme ne trouvant plus

rien à s'assimiler dans le corps où elle se trouve, abandonne celui-ci pour entrer dans un autre et y continuer son travail de subtilisation de la matière.

Cette hypothèse n'est certainement pas déraisonnable et pourrait expliquer facilement la marche progressive de l'Ame-atome et sa perfectibilité indéfinie par le travail, l'expérience et la souffrance.

A l'appui de l'une ou l'autre des hypothèses que nous venons de faire, nous offrons à la méditation des penseurs l'article ci-dessous que nous copions dans le beau dictionnaire de Lachâtre à l'article *Palingénésie* :

« *Palingénésie*. Régénération, renaissance des êtres. La Palingénésie est, selon quelques philosophes, la loi de l'Univers, loi immuable en vertu de laquelle tout naît, tout meurt et tout renaît, la mort sortant de la vie, la vie de la mort, et cela partout et toujours. Rien de rien, tout ce qui est a été; donc les choses nouvelles ne sont nouvelles qu'en apparence. Elles devaient nécessairement posséder une existence antérieure, mais dans des conditions différentes et sous d'autres formes. Pourquoi ces changements? C'est que *la nature est en travail, elle détruit ses œuvres pour les perfectionner*. Tous les corps ont au fond une commune origine et ne sont dans leurs manifestations accidentelles que l'ébauche grossière encore d'un ouvrage plus parfait. *La création n'est pas finie*; peut-être n'a-t-elle jamais commencé; elle se continue incessamment, d'heure en heure, de siècle en siècle: l'électricité, la chaleur, la lumière, l'attraction, en sont les agents perpétuels. La *Palingénésie physique* trouve un appui dans les faits, elle appelle en témoignage toutes les sciences. La *Palingénésie morale* nie la création puisqu'elle fait la matière éternelle; elle explique l'homme sans le secours du péché originel et de la révélation; elle fait du progrès une loi nécessaire et de la société un être vivant, animé, une sorte de personnalité qui se renouvelle dans ses membres sans cesser d'être. La palingénésie était une croyance des Gaulois et des Stoïciens. La fable du Phénix renaissant de ces cendres paraît être une figure allégorique de la Palingénésie; on la retrouve aussi dans la croyance à la résurrection qui existe dans plusieurs religions. »

Nous dirons plus tard notre opinion, nous ne faisons que constater dès maintenant deux genres de lois complètement distinctes :

d'un côté les lois régissant la matière; de l'autre, celles qui appartiennent aux manifestations de la vie et indiquent la présence de l'âme. (A suivre.)

RENÉ CAILLIÉ.

PHÉNOMÈNES OBTENUS AU CERCLE : CIRCULO MARIETTA

Le petit cercle, *Circulo Marietta*, à Madrid (Espagne), est composé de cinq membres qui ont obtenu les manifestations les plus remarquables avec M^{me} Isabel Vitrian. Ce groupe de chercheurs a reçu l'ordre de ne pas accepter d'autres personnes à ces séances intimes, ce qui a éveillé une animosité étrange dans l'esprit de quelques uns de leurs amis, et depuis lors, ç'a été une lutte de tous les jours à soutenir contre d'anciens spirites qui ne pouvaient contrôler ces manifestations.

La calomnie s'en est mêlée, mais le dévouement des cinq ne s'est pas ralenti.

Or, avec le médium M^{me} Isabel Vitrian, nos amis ont en pleine lumière de l'écriture directe, des apports de fleurs, de fruits, de dragées, des apparitions d'Esprits matérialisés, enfin une suite consécutive de manifestations les plus probantes et les plus inattendues; pour eux, il y a là un champ fécond d'observations, et chacun y peut glaner des vérités divines, des vérités éternelles. M. Couillaut nous a envoyé une branche cueillie sur un arbuste qui provient d'un apport.

L'Esprit familier du groupe, pour faire taire les contradictions et terminer cette guerre de mots et d'insinuations les plus malveillantes, a annoncé qu'il se manifesterait dans plusieurs cercles particuliers de la péninsule ibérique, qu'il donnerait une sanction aux faits obtenus à Madrid.

Quelques jours après cette promesse, le *Cercle particulier* de Cordoue envoyait à M. le vicomte de Torres Solanot et à M. Couillaut un opuscule de cent pages qui affirmait toutes les manifestations médianimiques obtenues par le groupe *Circulo Marietta*; il y a là, un traité remarquable de physiologie des fluides, de leur formation et de leurs combinaisons. A Cadix, le même fait de contrôle a eu lieu.

D'un autre côté, à Barcelone, M. José de Fernandez, toujours si dévoué à tout ce qui regarde la cause, se livrait à diverses investigations pour bien connaître la vérité au sujet des manifestations obtenues au *Circulo Marietta*; il provoqua ce qui suit:

M. Fernandez à un sujet, somnambule remarquable qu'il endormait à l'heure où les séances avaient lieu à Madrid, rue Almagro, n° 8 ; des deux côtés, on tenait un procès-verbal, à Madrid, de la succession des phénomènes produits par l'intermédiaire du médium M^{me} Isabel Vitrian ; à Barcelone, de ce que racontait la somnambule dont l'âme dégagée voyait à l'aide de son périsprit tout ce qui se passait au Cercle Marietta.

Immédiatement après les séances, à Madrid et à Barcelone, c'est-à-dire à cent lieues de distance, on s'expédiait ces procès-verbaux et fait remarquable, ils étaient identiques au fond et dans la forme ; lorsque le médium inspiré, Isabel Vitrian, parlait d'abondance et avec une éloquence qui émouvait l'auditoire suspendu à ses lèvres, à l'instant même le médium de Barcelone répétait ses discours mot à mot, rien n'y manquait. Le contrôle a toujours été parfait, prouvant que nos amis de Madrid n'avouaient que ce dont ils étaient continuellement les témoins, prouvant aussi que les adversaires n'avaient puisé leurs calomnies que dans leur imagination. A Madrid, on préférait recevoir la relation de Barcelone parce que tout y était exact, tandis qu'en écoutant, en admirant, on oubliait parfois de consigner un fait remarquable.

Ce contrôle, par plusieurs sociétés, indique aussi qu'en se mettant dans les bonnes conditions requises pour obtenir ces phénomènes, chacun pourra les avoir en servant ainsi la pensée des guides qui veulent que tout progrès se fasse avec sagesse ; ces guides, lorsque les investigations des chercheurs sont vouées au bien et dans le but d'être utile à l'avancement moral des incarnés, trouvent toujours le moyen de vous seconder, de vous aider à prouver la vérité, comme ils le font en Espagne.

Autre fait : Entre Barcelone et Madrid, un nouveau mode de télégraphie s'est établi ; ce mode n'est pas à dédaigner, et nous espérons bien qu'un jour on l'emploiera pour communiquer à distance, de familles à familles, d'amis à amis ; cette faculté ne se généralisera qu'à l'époque où les hommes moins égoïstes et moins personnels, auront acquis la pureté d'intention, la véritable fraternité, la sainte charité selon le spiritisme.

Nous remercions MM. José de Fernandez, le vicomte Torres de Solanot, M. Couillaut et nos amis du Circulo Marietta pour leurs lettres si intéressantes, pour leur courage et leur esprit de suite. C'est donner le bon, le salutaire exemple à la grande famille spirite.

P.-G. LEYMARIE.

La Fédération britannique.

Au mois de mars 1877, peu de jours après le passage de M^{me} Butler en France, et au mois d'avril dernier, M. Camille Chaigneau, un de nos meilleurs frères en croyance, vous entretenait dans ce journal de l'œuvre si belle et si méritante que M^{me} Butler a entreprise courageusement. Il vous disait, avec l'accent persuasif de la vérité et de l'émotion, ce qu'était la Fédération.

Plus tard, il vous rendit compte des travaux du congrès, tenu à Genève en septembre 1877. Aujourd'hui je viens, à la place de ce frère, vous entretenir à nouveau de la fédération. Je parlerai avec conviction, avec foi, parce que je crois que nous, les partisans de la doctrine de l'avenir, nous ne pouvons que prêter un concours actif à l'œuvre qui a pour mission le relèvement de la femme, et pour but de détruire les iniquités sociales, qui la retiennent dans les liens odieux de l'esclavage et de l'abaissement.

La Fédération, cette année, ne pouvait organiser un congrès ; ces grandes réunions internationales ne peuvent avoir lieu que de loin en loin, mais elle a fait à Paris quatre conférences privées, où tous les membres de la Fédération ont entendu les divers rapports des délégués étrangers. Les travaux accomplis chez nos voisins sont considérables, et l'on peut être assuré que la prostitution est attaquée de telle façon, que les temps sont proches où le mal sera détruit, ou du moins poursuivi, puni au nom de l'ordre public, et non toléré ouvertement.

En France, les difficultés sont grandes ; mais nous spirites, qui croyons au progrès permanent, ne laissons échapper aucune occasion de faire avancer l'humanité. Oh ! ne nous laissons pas arrêter par des idées mesquines et puériles de pruderie. Jamais encore un médecin n'a reculé devant la laideur d'une plaie ; il oublie tout dégoût pour soulager l'homme qui souffre.

Nous ne devons pas non plus hésiter.

Oui certes, la prostitution est une plaie horrible ; oui ! il est hideux de songer que des êtres humains se dégradent dans la satisfaction uniquement matérielle des sens. Mais n'oublions jamais, que, derrière ce corps qui se dégrade, il y a une âme, sœur de la nôtre, que nous devons aimer, et qui nous est peut-être unie par des liens cachés et mystérieux.

Allons avec amour, avec indulgence, vers cette femme, je ne dirai pas tombée, mais victime de la force brutale de l'homme. Au

lieu de la mépriser, de la repousser, appelons-la du nom d'amie, de sœur ; disons-lui que le chemin du bien n'est jamais fermé, que la dégradation n'est jamais assez grande pour ne pas l'oublier ; peut-être serons nous déçus, parfois, dans cette voie du pardon, mais ne nous décourageons pas ; si après de nombreux jours d'efforts nous sauvons une femme, oh, réjouissons-nous et soyons assurés d'avoir bien mérité de l'humanité. Que le ridicule et le respect humain ne soient pas des obstacles, le bien n'est jamais ridicule, l'amour des faibles ne fait rire que les lâches et les méchants. Heureux celui qui est conspué, bafoué, pour ses frères, l'amertume de l'injustice se changera bientôt, pour lui, en joie immense. Une femme, sublime de courage et d'abnégation, vous montre le chemin, marchons derrière elle avec énergie et soyons persuadés que nos efforts ne seront pas stériles. Le jour est peut-être proche, où la femme cessant d'être une chose, sera reconnue pour un être pensant, ayant des responsabilités et des droits.

Je saisis avec empressement l'occasion de cet article pour affirmer publiquement mes croyances religieuses ; oui, je suis spiritualiste ; oui, je crois en Dieu ; oui ; je suis religieuse. Mais la Fédération est une œuvre purement humanitaire, qui a besoin de tous les dévouements ; eh bien, qu'elle reste uniquement humanitaire et que le dogme ne soit jamais pour elle un sujet de discussion, ni d'entraînement, de charité. Tous les hommes sont frères, on doit les aimer sans s'occuper de leur foi : la plus entière liberté de conscience est la meilleure sauvegarde des sociétés futures.

LOUISE DE LASSERRE.

Avis aux Médioms-Guérisseurs.

Je suis Médiom-Guérisseur ; or, dans le mois de juillet dernier, à une dame de ma connaissance, j'ai pu enlever un mal de tête violent qu'elle avait depuis un mois, ne soupçonnant pas la terrible maladie qui la menaçait.

Ayant négligé de bien me dégager, et surtout de laver mes mains, je fus d'abord indisposé et quelques jours après, attaqué par une fièvre intense qui fut suivie par la petite vérole ; j'ai eu cette maladie étant enfant ; aujourd'hui j'ai soixante-seize ans!!! Cette maladie a duré neuf jours, et vu mon grand âge, elle a été modérée ; néanmoins veuillez dans la *Revue* donner un avertissement aux Médioms-Guérisseurs pour les mettre en demeure de ne

point oublier les précautions d'usage après chaque magnétisation ou imposition de mains.

J'ai cru aussi bien faire d'entreprendre la guérison d'une dame âgée de soixante-huit ans, abandonnée par les médecins et qui ne pouvait plus remuer un membre; aujourd'hui, grâce à Dieu, elle peut faire le tour de sa chambre en s'appuyant sur l'épaule de son mari. Je ne me suis pas contenté des passes du Médium-Guérisseur, car je suis parvenu à obtenir de cette malade le sommeil magnétique pendant lequel elle a ordonné la pommade qui aide à sa guérison. Spiritisme et Magnétisme se donnent la main, ne pas l'oublier.

J'ai initié le mari afin qu'il puisse lui-même agir sur sa bonne et digne compagne d'épreuves, et voici un guérisseur comme il doit y en avoir tant dans chaque famille si l'on y sait mettre en exercice le dévouement, le désintéressement, la volonté, car tel est le secret divin.

Depuis deux mois cette guérison est entreprise et notre souffrante prétend, lorsqu'elle est en sommeil magnétique, que dans un mois elle marchera seule.

Dieu le veuille!

STAAT, à Oran (Algérie).

Adresse du journal **LE DEVOIR.**

Par la fondation du journal *Le Devoir*, nous avons voulu donner un organe nouveau aux idées de progrès; appuyer toute idée de réforme et d'institutions nouvelles sur la morale supérieure née de l'amour et du respect de la vie humaine, les choses n'ayant de valeur à nos yeux que si elles concourent au bonheur de l'homme.

Pour fonder un pareil organe de publicité, nous avons cherché des sympathies chez les hommes animés du désir du progrès; nous nous sommes adressés à ceux qui aspirent à voir la société opérer pacifiquement les réformes nécessaires, propres à élever nos institutions et nos lois au niveau des progrès accomplis dans la philosophie, dans la science de la vie, dans l'industrie et le travail.

Nous avons fait choix de vingt mille lecteurs, et nous leur avons servi le journal. Beaucoup de portes nous ont été fermées; mais nous avons la satisfaction de voir un certain nombre de personnes nous rester fidèles. Des sympathies précieuses sont venues nous aider et nous encourager.

Que nos amis et nos lecteurs comprennent que *Le Devoir* est une œuvre de sacrifice, une œuvre de dévouement social et qu'il dépend d'eux de le faire vivre.

Notre publication n'est ni un journal de passion, ni un journal de parti; c'est un organe de science sociale s'occupant avant tout des

moyens de réaliser le bien de la vie humaine, le progrès et le bonheur pour tous.

Que nos amis nous aident dans cette œuvre de propagande en faisant lire le journal et en nous envoyant les adresses des personnes dont les sympathies pour le progrès peuvent nous faire des abonnés.

A toutes ces adresses nous enverrons *Le Devoir* à titre d'essai.

Que celles des personnes qui reçoivent des numéros spécimens du *Devoir* n'en soient donc pas surprises; nous recherchons l'appui des hommes qui ont cultivé leur cœur et leur esprit dans l'amour du bien social; nous les recherchons d'abord comme lecteurs, ensuite comme soutiens de nos efforts, pour réveiller dans la presse périodique et dans l'opinion publique l'étude des réformes et des institutions devenues indispensables.

Nous faisons appel à toutes les personnes qui pensent avec nous que des améliorations sont nécessaires dans nos lois et nos mœurs, et que ces améliorations peuvent seules prévenir les revendications violentes et assurer la liberté, la paix et la concorde entre tous les citoyens.

Fête de l'Enfance au Familistère de Guise.

Chaque année le Familistère de Guise célèbre deux fêtes. L'une, la fête du travail, a lieu régulièrement le premier dimanche de mai, à l'époque où la nature rajeunie donne le plus éclatant exemple de l'activité, l'autre, la fête de l'enfance, se donne le premier dimanche de septembre, au moment où la nature a fourni les grains qui serviront de semence pour les récoltes futures.

Ces deux fêtes symbolisent les deux grands facteurs du progrès :

Le travail qui développe les forces physiques de l'homme et permet de transformer la matière par un sage emploi de l'activité musculaire, et l'instruction qui développe les ressources intellectuelles de l'enfant et permet à l'être grandi d'utiliser ces ressources, soit à un sage emploi de la force physique, soit à une amélioration dans la qualité du travail, soit encore au perfectionnement des procédés mêmes de la production.

Ainsi le travail fournit les ressources nécessaires à la distribution de l'instruction, et l'instruction de son côté fournit au travail des éléments qui le rendent plus fécond. Tous deux méritent donc des égards semblables et une égale sympathie; tous deux ont le même droit à la reconnaissance publique et au témoignage de cette reconnaissance par des fêtes en leur honneur.

C'est ainsi que les choses sont comprises et pratiquées au Palais social.

La Familistère a beau se trouver aux portes d'une petite ville de province, les fêtes qu'il donne n'ont aucunement le caractère un peu banal des fêtes patronales ou communales des petites localités. Elles contrastent même vivement avec celles-ci tant par un cachet original, que par la différence de leur forme et l'élévation de leur but.

Rien n'y est laissé au hasard ou au caprice des organisateurs. La dénomination des fêtes, la fixation de leur date, la forme même que revêt leur célébration, tout a une valeur de symbolisme qui ne saurait échapper à celui qui en est témoin.

Ceux de nos lecteurs qui voudront s'en convaincre, n'auront qu'à comparer ce que nous avons dit au sujet de la Fête du Travail (Tome I^{er}, page 161) avec ce que nous allons dire de la Fête de l'Enfance.

Le Familistère se prête à merveille aux décorations. Il forme, comme nous l'avons vu, trois immenses parallélogrammes encadrant chacun une vaste cour asphaltée que protègent à hauteur du toit de grands vitrages où les dégagements d'air sont ménagés. Sur chacun des quatre côtés de ces cours, trois rangs de galeries superposées d'étage en étage donnent accès aux appartements.

On comprend le parti que l'on peut tirer en un jour de fête de ce mode de construction. Il suffit de bouquets de feuillage alternant avec des massifs de drapeaux tout le long de chacune de ces galeries enguirlandées de couleurs vives, pour donner à l'ensemble de cette place couverte intérieure un aspect des plus réjouissants à l'œil.

La cour centrale, plus grande que les autres, (elle a 900 mètres carrés) est celle où se centralise la fête, où l'on danse le soir ; où par conséquent la décoration donne tous ses soins. Des emblèmes et des trophées se suivent presque sans interruption sur toute la longueur de la galerie du premier étage, et mêlent le spectacle des faits réalisés à celui des nombreuses maximes inscrites de tous côtés. Rien de superficiel, rien de banal. Assurément cela ne brille pas autant que les perspectives de lampions des Champs-Élysées, mais cela donne davantage à réfléchir.

En effet, si dans la Fête du Travail, on rencontre partout les emblèmes de l'activité musculaire et industrielle, les trophées, à la Fête de l'Enfance, sont plus originaux encore. Ils symbolisent l'étude et la protection des petits et des faibles. La foule qui encombrait l'autre dimanche la grande cour centrale du Familis-

tère pouvait y voir groupés d'une part tout un matériel d'enseignement, et de l'autre toute l'installation d'une nourricerie. Ces panoplies d'un nouveau genre peuvent paraître étranges à quelques personnes, nous n'hésitons pas à affirmer que ce sont celles de l'avenir. Quel homme affranchi de préjugé pourrait ne pas leur donner la préférence sur ces assemblages, encore trop habituels aujourd'hui, d'armes de meurtre et d'instruments de destruction ?

Le dimanche 1^{er} septembre, dès deux heures et demie de l'après-midi, les élèves du Familistère, en costumes frais et flatteurs, se réunissent dans les salles de la nourricerie et du pouponnat. Un instant après, ils viennent former cortège dans la cour centrale du Familistère, autour des bannières de l'enseignement. Les conseils de l'association viennent près d'eux.

Le corps des pompiers ouvre le défilé pour se rendre à la salle du théâtre ; les écoliers suivent, toutes bannières déployées ; puis la musique du Familistère et enfin les conseils et les invités. L'entrée au théâtre a lieu ; les enfants des écoles prennent place sur les bancs du parterre.

Nous avons déjà entretenu nos lecteurs, de ce théâtre dans lequel de temps à autre, se tiennent des conférences et se donnent des représentations ; la foule encombre les trois galeries, M. Godin et les conseils prennent place sur la scène, les musiciens dans le fond, et la cérémonie commence.

Après un morceau de musique et quelques chœurs d'enfants, M. Godin prend la parole en des termes que nous jugeons utiles de reproduire, car ils disent la vérité sur les obstacles que les institutions les mieux fondées rencontrent encore longtemps après leur fondation.

« Pères, mères et chers enfants, » dit M. Godin, « l'instruction
« est une des plus belles choses dont l'homme puisse jouir. Heureux
« ceux qui savent la mettre à profit ! C'est elle qui permet à l'indi-
« vidu de s'élever dans la voie du progrès ; c'est elle qui déve-
« loppe le plus l'intelligence, or c'est par l'intelligence que l'homme
« devient l'émule de la création.

« Sans instruction, l'être humain reste arriéré et par conséquent
« malheureux. Pour qu'il atteigne au bien-être, à l'aisance, il faut
« qu'il se rende compte des conditions de la vie, qu'il sache bien
« conduire ses propres affaires, qu'il ait des idées justes sur les
« choses qu'il peut avoir à diriger, enfin qu'il sache être économe

« à propos pour tenir dignement sa place dans la société. Sans
« instruction, tout cela n'est pas possible.

« Combien déjà l'institution du Familistère permettrait d'embel-
« lir l'existence, si chacun comprenait bien ce qui est à faire pour
« remplir convenablement ses devoirs. Malheureusement, l'instruc-
« tion, la science de la véritable économie domestique surtout font
« défaut. On ignore trop les moyens de bien utiliser les ressources
« et de tirer le meilleur parti des avantages qu'offre l'association.

« La population du Familistère dépense près d'un demi-million
« par an; 1,300 fr. environ par jour, soit en moyenne, 1 fr. 50
« par personne.

« Dans ces conditions, la famille doit encore être dirigée avec
« économie dans la dépense, mais il faut pourtant reconnaître que
« c'est là une situation presque privilégiée; en effet, si la propor-
« tion était la même pour toutes les populations en France, cela
« donnerait environ vingt milliards de consommation annuelle,
« sans y comprendre les revenus du capital. Si donc l'intelligence
« était suffisamment mise par vous au service de votre situation, de
« belles choses pourraient être faites en vue de votre bonheur
« commun.

« Mais, il faut le reconnaître, on ne se débarrasse qu'avec une
« peine extrême des habitudes contractées dès l'enfance, sous l'in-
« fluence d'autres milieux. Ces habitudes trop individuelles, par-
« fois peu sociales, contraires aux égards que nous nous devons
« à nous-mêmes comme à ceux que nous devons aux autres, sou-
« vent opposées à l'hygiène et à la santé, ces habitudes non-seule-
« ment sont difficiles à réformer, mais elles tendent à se perpétuer
« par l'exemple.

« Le Familistère serait un instrument remarquable de bien-être
« entre les mains de la population qui l'habite, si les connaissances
« de chacun étaient à la hauteur de l'institution, si la population
« savait mieux tirer parti des ressources et des avantages qui lui
« sont offerts.

« Mais ces avantages il faudrait savoir les bien apprécier pour
« en user; faute de cela, ils demeurent à l'état spéculatif, et la
« population ne jouit que dans une mesure considérablement
« amoindrie des biens dont elle pourrait disposer.

« Vous ne savez pas encore ce que serait la puissance de l'union
« pour vous rendre la vie agréable les uns aux autres et vous avez
« à peine entrevu les avantages qui en résulteraient pour tous.

« Il faut donc cultiver l'intelligence des enfants, afin que, plus
« tard, ils arrivent à connaître les intérêts négligés aujourd'hui :
« c'est pour cela surtout que l'instruction est nécessaire. Songez,
« chers enfants, que par l'instruction vous ne vous rendrez pas
« seulement utiles aux autres, mais surtout aussi à vous-mêmes,
« pour votre bonheur et votre progrès dans la vie.

« Et vous, parents, comprenez à votre tour combien l'instruc-
« tion de vos enfants est chose précieuse ; faites vos efforts pour
« seconder les maîtres et les maîtresses dans leurs travaux ; venez-
« leur en aide pour encourager vos enfants à bien remplir leurs
« devoirs et à apprendre leurs leçons.

« Un certain nombre de nouveaux venus parmi nous ne com-
« prennent pas assez que l'influence de la famille ne doit pas
« détruire celle de l'école. C'est en partie à l'indifférence de cer-
« tains parents pour l'éducation de leurs enfants qu'est dû cette
« année le peu de succès des élèves de nos premières classes... »

Après ces paroles, M. Godin entre dans le rapport détaillé de la
marche des diverses classes, et il conclut en espérant que la fai-
blesse momentanée des classes supérieures prendra promptement
fin par suite du nouveau zèle apporté dans l'instruction des
enfants, et de l'entrée dans les classes supérieures d'élèves bien
préparés dans les salles de la basse-enfance.

Il est procédé ensuite à la distribution des récompenses, puis
un chœur d'enfants et un morceau de musique terminent la céré-
monie. Toute la joyeuse troupe enfantine va prendre ses ébats et
participer à des jeux variés dans le beau parc qui s'étend du Fami-
listère à la rivière l'Oise.

Nous arrêterons ici le récit de la fête bien qu'elle se soit prolon-
gée le soir et le lendemain. Nous jugeons plus utile de récapituler
les impressions qu'elle fait naître.

L'instruction dans les écoles du Familistère est soutenue par les
ressources de l'association.

Elle ne reçoit rien ni de l'État ni de la commune ; elle est gra-
tuite, obligatoire et laïque. La plus entière liberté est laissée pour
l'enseignement religieux *en dehors* de l'école.

Les locaux où l'instruction est donnée forment deux bâtiments
neufs, symétriques, aérés, flanquant à droite et à gauche le théâtre,
et construits dans les principes de l'hygiène la plus avancée. L'air
y circule abondamment et la lumière y est distribuée dans les pro-
portions voulues.

Le mobilier scolaire est peut-être le plus parfait qui existe, car il est établi dans les conditions d'hygiène exposées dans les premiers numéros du *Devoir*.

Les écoles sont mixtes, système combattu aujourd'hui en France par les instituteurs cléricaux, mais pratiqué sur la plus large échelle en Suisse et aux États-Unis.

L'enseignement est donné par les méthodes les plus nouvelles ; on a cherché à s'appuyer partout sur l'attrait autant que possible ; la musique et le dessin sont enseignés ; un musée scolaire est en formation. Enfin la Bibliothèque du Familistère réunit aux ouvrages destinés aux personnes mûres de nombreux volumes à la portée de l'enfance et de la jeunesse.

Voilà, en quelques mots, ce que sont les écoles du Familistère. Nous aurons sans doute à y revenir, car elles ont toujours intéressé de la manière la plus vive les nombreux visiteurs de l'institution.

Mais ce qui frappe plus encore les visiteurs du Palais social, ce sont les établissements destinés à la basse enfance : la nourricerie et le pouponnat.

Ces deux institutions ne sont pas obligatoires. Pleine liberté est laissée aux parents d'en profiter ou de n'en pas profiter.

Ces deux premières divisions de la basse enfance sont réunies dans un édifice spécial, situé derrière le Familistère et communiquant avec le palais d'habitation. Cet édifice est divisé en deux parties : l'une consacrée aux enfants de 0 à 2 ans, contient tout le matériel d'une crèche-modèle ; l'autre, à l'usage des enfants de 2 à 4 ans, comprend une vaste salle garnie de tables appropriées à la taille des petits élèves et de tout l'attrayant matériel pouvant servir aux jeux instructifs des poupons qui y sont réunis.

Des pelouses épaisses, en pentes douces, entourent cet édifice et servent aux promenades des enfants toutes les fois que le temps le permet.

En somme, là comme dans les écoles, l'enfance se développe dans la propreté, sous l'œil des personnes aptes à leur emploi et dévouées à leur devoir.

Dans la seule année 1877 les services relatifs à l'enfance — école, pouponnat et nourricerie — ont coûté 22,254 fr. 95 cent.

Voilà ce qui existe pour l'enfance dans le Familistère de Guise. Les mêmes avantages étendus à toute la population de la France

coûteraient l'énorme somme annuelle de huit cent millions de francs.

Eh bien ! ces avantages, l'association les donne sans qu'aucun des parents associés ait en cette matière un centime à déboursier.

ED. CHAMPURY.

Le ballon captif.

Paris, le 14 août 1878.

Mon cher ami,

Lorsque le pont roulant fut détaché de la nacelle et que la portière fut fermée, M. Camille d'Artois abaissa les mains et nous descendîmes un peu dans l'entonnoir, je veux dire dans le cirque à gradins au fond duquel le câble émerge du tunnel en se redressant sur la poulie à triple articulation. Les amarres, ainsi relâchées, furent séparées de leur crochets, et notre capitaine éleva les mains, les yeux tournés vers la machine à vapeur du grand treuil. C'était le signal du départ.

Quelque impatient désir que l'on ait de goûter une impression nouvelle, ou plutôt à cause de ce désir lui-même, ce n'est pas sans un peu d'émotion que l'on attend le moment de se séparer de la terre. Mais cette émotion est de celles qui font passer au cœur des bouffées plus chaudes, elle est de la nature des enivrements. Assez rapidement la terre s'abaisse, les Tuileries se rapetissent, la ville se découvre ; pendant les premières secondes la rétine transmet à l'organisme un léger excès de vibrations ; mais bientôt l'éloignement rend presque insensible la réduction progressive des images de la terre, celle-ci s'abaisse toujours, mais lentement. Quant à nous, nous sommes immobiles, nous sommes chez nous, nous appartenons à un monde bien différent. Ce globe immense qui est sur notre tête et dont nous n'apercevons que le pôle sud avec sa grande étoile rouge et bleue, ces cordages, ces agrès, cette nacelle en couronne autour de laquelle nous circulons, voilà notre sphère, à nous ; nous ne sommes ni en haut ni en bas, nous n'appartenons plus aux fictions terrestres ; nous respirons la liberté, voilà tout.

Pourtant, si nous jetons les yeux au-dessous de nous dans le vide central de la couronne qui nous porte, nous sommes obligés de reconnaître que nous avons un fil au pied et que nous tenons un peu à la terre. Et au fond, tout au-dessous de nous, sur la place du Carrousel réduite à une miniature, nous voyons fourmiller de petites choses, des projections horizontales, des points qui pourraient

bien être des humains. Voici qui ressemble aux petits chariots trainés par des puces savantes : mon voisin me démontre que ce sont des omnibus.

Mais retournons-nous plutôt vers le vaste panorama qui se déroule sous nos pieds jusqu'aux lointaines limites de l'horizon. Dès les premiers moments de l'ascension la vue est émerveillée par la grandeur du spectacle qui se révèle. Paris tout entier apparaît comme un gigantesque plan-relief, avec ses boulevards rigides, ses maisons alignées, ses pléiades de monuments et sa ceinture de fortifications. On monte : les avenues ont la netteté des lignes géométriques, on dirait que les ruches humaines sortent de chez l'architecte, les jardins publics semblent garder la trace du compas ; rien de vague, tout devient plus précis en resserrant ses proportions. La Seine, comme immobile, miroite au sein de la ville et se perd en serpentant dans les plaines de banlieue ; des bateaux-mouches glissent, périssaires minuscules ; au loin, des vallées, des bois, des villages où le soleil allume des éclairs ; tout autour, formant circonférence, une chaîne de collines où se détache le Mont-Valérien ; des vapeurs laiteuses descendent du ciel et adoucissent les teintes bleues de cet immense horizon.

Que l'on se repaisse avidement de la joie de l'air libre et des sourires du ciel argenté de quelques nuages, ou que l'on abaisse les regards vers les merveilles de la glorieuse cité, le sentiment qui domine est une quiétude absolue. Pas le moindre vertige : on n'y pense pas ; il semble que l'on soit complètement dégagé de ce qui attire vers les abîmes : seule l'ivresse de l'*excelsior* subsiste dans toute sa plénitude. Si l'âme est immortelle, ainsi que j'ai quelques raisons de le croire, ce doit être, au moment suprême, pour l'esprit que ne retient pas le regret de ce monde, une joie semblable à celle de l'homme qui ne sent plus la terre sous ses pieds ni rien de ce qui peut lui rappeler les proportions de la terre. Il est libre.

Nous voici à 540 mètres. M^{lle} Sarah Bernhardt est avec nous : cela me semble tout naturel de retrouver dans les airs cette artiste si aérienne, si idéale, si vibrante, dont la voix est une musique éolienne, et dont l'âme dramatique est à la hauteur des tempêtes.

M. d'Artois agite le drapeau national. Nous allons redescendre. Nous jouissons des dernières minutes de notre voyage, et dans notre empressement à tout voir, il nous est impossible de recueillir

autre chose qu'une impression incomplète. Paris se rapproche et grossit, l'horizon se resserre, les accords d'un orchestre montent et nous saluent. Nous descendons toujours, les murs du Louvre et des Tuileries interceptent les dernières grandeurs de la vision, nous nous enfonçons dans le cirque, les hommes d'équipe saisissent les amarres, nous subissons un léger roulis qui est assez amusant, le pont roulant s'approche, la portière s'ouvre, et nous voici à terre, croisant une nouvelle compagnie de voyageurs qui va prendre notre place et recommencer notre expédition sous le commandement de M. Jules Godard.

Quel dommage que le prix de l'ascension soit un peu élevé. On aimerait tant retourner là-haut ! Je ne doute pas que M. Henry Giffard, qui est un homme de progrès, ne facilite bientôt à tous les citoyens l'accès de son admirable aérostat. Le voyage en ballon ne satisfait pas seulement la curiosité, il élève l'esprit et élargit les idées ; il habitue à voir de haut, à regarder les ensembles, il donne le sens de la solidarité. Je ne crois pas énoncer un paradoxe en indiquant la navigation aérienne comme un des puissants éléments de l'éducation sociale de l'avenir.

Tout ce qui élève, matériellement ou moralement, est agent de civilisation, et l'humanité deviendra d'autant plus parfaite qu'elle émancipera davantage ce qu'elle a de plus pur et de plus délicat en elle. En ce moment, je pense au Congrès international du droit des femmes, qui a tenu ses dernières séances la semaine passée et qui s'est terminé par un banquet fort cordial, où l'on a entendu plusieurs femmes très-distinguées qui font réellement honneur à leur pays.

A vous bien cordialement.

J.-Camille CHAIGNEAU.

(Extrait de la *Gazette des Bains de mer de Royan.*)

Réflexion sur le Matérialisme et le Spiritisme.

Présentées à la Société scientifique des Etudes psychologiques
à Paris, le 8 octobre 1878.

MESDAMES, MESSIEURS, indépendamment de toutes les Orthodoxies officielles dont les programmes, variés dans la forme, identiques au fond, se résument dans l'immobilisation de la foi aveugle, c'est-à-dire dans l'éternisation de l'absurde, deux grands courants opposés se disputent le domaine de nos croyances. Votre

pensée a déjà nommé le spiritualisme et le matérialisme. L'un et l'autre, se réclamant de la science, aspirent au trône de la philosophie et par suite à l'empire social, puisque l'homme puise dans ses convictions l'interprétation de tous les principes d'où naissent les mobiles de ses actes et les divers buts de ses efforts. En vertu de cette loi qui régit la collectivité comme l'individu, une nation composée de matérialistes serait fatalement entraînée à se créer des lois en harmonie avec le fait du néant final admis par eux. Les mœurs qui en résulteraient seraient naturellement si monstrueuses qu'elles deviendraient impossibles, et l'on verrait dans l'ensemble du peuple ce que l'on constate partiellement aujourd'hui, c'est que les promoteurs de la négation absolue n'oseraient pousser jusque dans leur propre vie l'épouvantable logique de leurs élucubrations ; car si, pour le présent, ils peuvent impunément propager leurs théories dégradantes, c'est qu'ils sont protégés contre eux-mêmes par ce qui reste encore d'idéalisme au sein des masses. Les matérialistes sincères, car il en est, le savent bien ; permettez-moi de vous le prouver :

Je connais un homme qui dans la droiture de son âme juvénile employa sa belle intelligence à saper par la base l'édifice dogmatique ; dans maintes occasions il mit en déroute l'orthodoxie chrétienne de toutes les confessions en réduisant au silence ses chefs les plus diserts, les plus érudits en matières théologiques ; la réaction qu'il se proposait d'opérer le poussa dans l'extrême opposé. Il avait cru d'abord ne favoriser que le protestantisme libéral, mais, quoique spiritualiste de nature, il fut jeté sur la route du matérialisme par l'absence de conclusions autorisées qu'offre le dogme, même le plus réformé, sur lequel la négation a du moins l'avantage de se suffire à elle-même. On a bientôt dit : Quand on est mort, tout est mort, ce n'est pas plus long que difficile ; si l'on vous en demande la preuve, elle se présente immédiatement sous cette formule que vous connaissez : personne jamais n'est revenu pour dire le contraire.

Voyez comme c'est simple !

Eh bien, il est des esprits qui, momentanément au moins, se contentent de cela et le trouvent préférable au vague, à la justice cauteleuse, à l'anthropomorphisme de n'importe quelle théologie. Mon honorable ami en était à peu près là.

Peu d'années après ses retentissants travaux, je le retrouvai à Paris, et comme je lui rappelais sa courageuse lutte contre les vieil-

les superstitions : — Ah! me dit-il avec une mélancolie que je n'oublierai jamais, oui j'ai cru bien faire alors, mais si j'avais à recommencer la vie avec ce que je sais, je n'entreprendrais certainement pas la campagne dont vous parlez.

— Pourtant, lui dis-je, vous ne vous repentez certainement pas d'avoir combattu l'erreur religieuse ?

— Non, ... fit-il avec hésitation, mais j'expérimente aujourd'hui qu'une croyance erronée est encore préférable à l'absence de toute foi, et qu'avant d'abattre la superstition il faut être bien certain de pouvoir lui substituer la vérité....

A ce moment, je compris, — ce qui, jusque-là m'avait paru énigmatique, — pourquoi cet ardent apôtre de la libre-pensée élevait ses enfants dans l'Église protestante libérale.... Il n'osait pas, lui qui les voulait vertueux, les soumettre à la délétère influence du matérialisme. Et ne nous y trompons point, l'apparente puissance du clergé ne gît pas seulement dans l'ignorance du peuple, elle s'augmente surtout de ceux qui voulant bien ne croire à rien, se soucient pourtant médiocrement de voir leur enfants agir envers eux-mêmes en vertu de leur propre morale. Triste victoire pour le dogme qui, justement rejeté à cause de ses principes faux ou tronqués, ne conserve un semblant de vie que grâce à la peur inspirée par le matérialisme à ses meilleurs adeptes. En faut-il plus pour démontrer et faire toucher du doigt l'impuissance de cette soi-disant doctrine à fonder comme à réformer une société quelconque ? On ne construit rien sur rien ; la loi suprême, que nous verrions partout si seulement nous savions regarder autour de nous, cette loi, dis-je, veut que toute chose existante et nommée forme une sorte d'individualité où le corps est représenté par un élément spécial et l'âme affirmée comme principe moteur. Or la société, corps humain collectif, ne saurait pas plus se passer d'âme que nous-mêmes ; et le jour où disparaîtront de son sein les lois morales qui seules constituent sa raison d'être et son mode particulier d'existence, la société tout entière passera par cette phase transformatrice que nous appelons la mort et dans laquelle surgira un nouvel état de choses invariablement déterminé par la somme de justice et d'amour qui présidera à sa constitution. N'est-ce pas du reste notre propre histoire ?

Donc les lois, les mœurs, les arts d'un peuple, et jusqu'à sa manière de comprendre les sciences et d'en appliquer l'étude à ses propres besoins, tout cela, dis-je, n'est que le reflet, le miroir fidèle

du caractère national, ou, si vous le voulez, séparé de son âme collective, comme nos actes personnels reproduisent l'image de notre état intérieur et en adaptant cette vérité à un autre ordre de faits on constate la justesse avec laquelle on a dit : Un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite.

Ici, entre adeptes du spiritisme, il devient superflu de développer les conséquences morales qui découleraient pour les masses de l'adoption de nos principes ; ceux d'entre nous qui se trouvaient le 31 mars dernier sur la tombe du Maître en ont été les témoins émus. Il ont entendu des groupes ouvriers proclamer avec *cette voix du cœur qui seule au cœur arrive*, l'efficacité de notre doctrine pour rasséréner les âmes agitées et les fortifier contre la misère et les douleurs de toutes sortes qui s'abattent sur le travailleur, paria des temps modernes ; oui, devant la magnifique affirmation de ces déshérités, nul doute n'est possible ; nous assistons à l'avènement béni du consolateur mystérieux qu'attendaient certaines âmes intuitives, confiantes dans la parole qui l'avait annoncé.

Nous le voyons de mieux en mieux ; la lutte formidable engagée entre le matérialisme et le spiritisme contient, selon son issue, la désorganisation ou l'ascension de la société, et c'est à bon droit que nous tous, ici présents, la suivons avec un intérêt anxieux, y apportant chacun le tribut de nos efforts en faveur de la lumière. Puisse, en fin de compte, l'immortalité s'élever triomphante sur tant de ruines et de pleurs ; puisse la divine réalité ranimer les âmes que le doute a meurtries ; puissent enfin les vivants invisibles aider les vivants d'ici-bas à démontrer universellement que mort et vie sont de simples mots appliqués à l'existence dans deux modes opposés mais toujours alternatifs, et que si le néant existe quelque part c'est uniquement dans la logique matérialiste.

Pour le moment, la bataille est livrée et sérieusement, je vous jure ; mais ce qui, durant longtemps encore doit frapper d'insuffisance l'élan spiritualiste c'est que ses défenseurs les plus influents se sont arrêtés à moitié chemin dans leurs recherches. Le spiritualisme ne peut former un corps de doctrine qu'en s'appuyant sur les expériences spirites ; ces dernières peuvent seules servir de critérium aux lois révélatrices de la survivance individuelle et les confirmer. Dépourvus de ces témoignages irrécusables, ses partisans n'ont pas plus d'autorité devant l'esprit humain que les apologistes de tel autre système, orthodoxe ou non. Ici donc s'accroît l'importance capitale du spiritisme. Sans lui l'étude des lois naturelles conduit à

de fortes présomptions en faveur de la vie permanente, mais ne la *prouve* pas ; or, après tous les mensonges imposés par les dogmatiques à sa conscience asservie, l'homme a le droit d'exiger la *preuve* de ce qu'on lui enseigne sur son avenir d'outre-tombe. Ne cherchons plus à le convaincre par de simples raisonnements ; il ne nous croira point et, dans maints cas, il sera en cela fort bien avisé.

C'est donc à fournir des faits propres à vaincre l'incrédulité de leurs lecteurs que sont tenus les écrivains spiritualistes de nos jours. Mais, soit indolence ou vaine frayeur du ridicule, ils s'abstiennent de conclure, et bien que plusieurs d'entre eux sachent parfaitement à quoi s'en tenir sur les phénomènes spirites qu'ils ont *expérimentés*, ils laissent dans le vague l'esprit du lecteur qui, lui, demande où il va et, ne trouvant personne pour lui répondre, même parmi les plus autorisés finit par penser qu'il ne va peut-être nulle part.... alors le voile un instant soulevé retombe sur son âme qu'envahissent de nouveau les ténèbres du sépulcre, et, faute de mieux, le matérialisme compte un adepte de plus.

Dites-moi, qui de nous, avant d'être spirites, n'a cherché la Justice et l'Amour dont il avait soif, et, pressentant de nouvelles économies après celles-ci n'a espéré en trouver les indices lumineux dans les œuvres des maîtres modernes ? lequel d'entre nous, dis-je, n'a dévoré fiévreusement quelqu'un de ces livres qui semblent briller comme une aurore nouvelle à l'horizon humain ?

Mais lequel aussi, mortellement déçu après cette lecture, n'a refermé le volume avec découragement et, sentant monter à ses yeux une larme sainte, n'a répété dans la tristesse de son cœur :

« Ce n'est pas encore cela ? Qui, oh ! qui donc me donnera la Vérité ! »

Et pourtant, ils pouvaient la dire, ces Balzac, ces Michelet, ces Victor Hugo, ces Edgard Quinet, et tant d'autres, qui tiennent le sceptre de la littérature, souveraine puissance du siècle. Quand l'un de ces hommes aurait proclamé les faits du haut de son génie, le ridicule, semblable au serpent de la fable, se fût brisé les dents sur l'opinion publique. Hélas ! ces aigles qui pouvaient regarder le soleil en face ne l'ont pas voulu, ... ou pas osé ! Ils n'ont point compris que leur défection amoindrissait eux et leur œuvre ! Ils ont dit : L'âme existe et ne peut mourir. Ils l'ont affirmé parce que les résultats de leurs études s'imposaient à leur conscience. Leurs recherches dans le domaine de la nature les avaient fatalement conduits à cette opinion comme cela sera toujours pour les cher-

cheurs intelligents et sincères. Les lois universelles sont là, démontrant que la violation finale de la Justice et de l'Amour constituerait une rupture de l'Harmonie éternelle dans son principe même et révélant au penseur sérieux le radieux secret de la vie, à peine dissimulé sous les apparences de la mort. Oui, ils savent ces choses et mille autres, encore ; ils les ont dites, — souvent avec force réticences, — mais le mot, le vrai mot, ils ne l'ont pas prononcé ! Peut-être ont-ils voulu faire de l'opportunisme philosophique ; je ne les juge point ; je constate seulement deux faits, c'est que : 1° l'opportunisme a fait ses preuves, en ceci comme en beaucoup d'autres choses, ses partisans arrivant le plus communément à précipiter la crise qu'ils voulaient éviter ; 2° les hommes de génie qui laissent subsister une équivoque entre leur esprit et celui du public, s'exposent à voir leurs convictions méconnues ou dénaturées, comme cela arrive pour Voltaire, dont un jour à Paris les matérialistes célébraient le centenaire en proclamant ce philosophe chef de leur école, tandis que les spiritualistes se réclamant également de lui, opéraient une manifestation contre ce mouvement.

Honneur donc à tous ceux qui, possédant le talent de la parole ou de la plume, le consacrent à la sainte cause du vrai. Si nous avons à cœur son triomphe définitif, suivons-les dans cette noble voie, seule digne de nous, spirites. Arrière les fausses hontes, les intérêts mesquins, les modesties invoquées par la paresse. Et quant à l'arme redoutable qui fait reculer en pâlisant les plus convaincus et les plus fiers, ce fameux glaive du ridicule, prouvons que si, comme le disait courageusement M^{me} Buttler, « *les femmes anglaises n'en ont pas peur*, » la Vérité non plus ; que toute nue, munie de sa seule défense, la lumière, elle le domine de haut, le regarde en face, et le brave en attendant de le confondre.

SOPHIE ROSEN (DUFAYRE).

Remarque de la rédaction. Pendant les mois d'été, les deux tiers des membres de la société scientifique d'études psychologiques étaient absents, aussi les travaux ont-ils été interrompus pour être repris en novembre.

Néanmoins, les mardis ont été employés par des études diverses et des expériences non privées, par des conférences instructives.

Les paroles prononcées par M^{me} Rosen, le 8 octobre 1878, le prouvent surabondamment.

Nous donnerons un compte-rendu suivi des travaux psychologiques qui vont être fixés pour la saison d'hiver.

Ne blasphémez jamais.

(NOUVELLE)

Une femme du peuple, couverte de vêtements de deuil, passait un jour devant un somptueux hôtel d'un des riches quartiers de la capitale. Une longue file de voitures stationnaient devant la porte ouverte, une foule émue et triste se pressait pour entrer. Celle qui n'avait connu de ce monde que la douleur, voulut aussi voir ce qui attirait tous ces élégants. Elle suivit le flot vivant qui la porta dans une grande pièce, tendue de draperies blanches, relevées par de longues embrasses de laine noire; de distance en distance était posé un blason, surmonté d'une couronne ducale. Au milieu de la chambre, sur une estrade, était un lit couvert de satin blanc, sur lequel dormait du dernier sommeil un tout jeune homme, presque un enfant. Sa couche funèbre disparaissait sous les fleurs blanches; elles mêlaient leurs parfums à celui de l'encens qui montait vers le ciel en nuages épais. De nombreux cierges éclairaient cette figure palie, il avait quitté la vie en souriant.

Quatre prêtres psalmodiaient les prières des morts. Une femme, encore jeune, couverte de crêpe, pleurait près de ce corps tant aimé!

Celle qui semblait déplacée au milieu de cette cohue dorée, vint, sans forfanterie, mais avec dignité, s'agenouiller près du lit mortuaire où elle pria longuement avec ferveur. Lorsqu'elle se releva, la nuit était venue, l'hôtel était silencieux et le vide s'était fait autour du mort, elle se dirigea vers la porte en essuyant ses yeux pleins de larmes.

La femme qui veillait près de la couche funèbre, étonnée de voir cette inconnue, la suivit et lui dit d'une voix brisée :

— Vous venez de prier longtemps près de mon fils, pourtant je ne vous connais pas.

— Moi aussi, j'ai perdu mon enfant, il y a quelques jours, répondit l'ouvrière, alors j'ai voulu mêler mes larmes aux vôtres, les douleurs ne sont-elles pas sœurs ?

— Vous dites que les douleurs sont sœurs; hélas! si vous connaissiez toute l'étendue de la mienne vous ne diriez pas cela, écoutez :

C'était mon fils unique. L'avenir s'ouvrait devant lui radieux d'espérance, maintenant il est glacé et muet. N'y avait-il pas des enfants pauvres, manquant de tout, qui eussent dû être frappés

par la mort, plutôt que mon enfant bien-aimé? Jusqu'à présent, Dieu m'avait épargné les larmes, tout me souriait, il m'était doux de vivre, oh! pourquoi m'a-t-il atteinte, dans ce qui faisait toute ma gloire et tout mon bonheur! Il n'est parfois qu'un maître injuste et cruel.

La femme du peuple répondit, en souriant amèrement :

— L'enfant qui est mort dans mes bras, était aussi mon fils unique, et avant de maudire votre sort, écoutez mon histoire : Il y a quinze ans que je suis veuve. Mon mari n'était qu'un ouvrier, vivant au jour le jour. Il ne me laissa aucune autre ressource que mon travail, c'est-à-dire la gêne, pour une femme seule, la misère quand on est deux!

Quoique pauvre, j'aimais mon fils d'un amour égal au vôtre. Pour lui épargner un chagrin, ou une douleur, j'aurais donné ma vie, pourtant, mes forces parfois me trahirent, et puis, souvent le travail manquait! Vous ne savez pas, vous qui vivez au milieu du luxe et de l'abondance, quelles sont les angoisses de la mère qui voit son enfant pâlir de besoin, et demander en pleurant : Du pain!

Le sommeil vient parfois calmer les horreurs de la faim, mais alors, la mère reste penchée sur le lit, priant en silence, épiant le moindre mouvement, pour apaiser d'un baiser les tortures de celui qui n'a pas encore la force de souffrir! D'autres fois j'ai passé de longues nuits d'hiver à travailler, trouvant dans mes fatigues un âpre bonheur, puisque c'était pour lui! Vous le voyez, ma vie n'a été abreuvée que de déceptions, que d'amertumes! . . .

Cet enfant, que j'avais élevé à la rude école du malheur, était toute mon affection, toute ma joie, eh bien! Dieu me l'a enlevé, il n'a voulu m'épargner aucune douleur! Malgré mon désespoir immense, j'ai courbé la tête en disant humblement : Que votre volonté soit faite!

Pourquoi blasphémer? Est-ce que je ne sais pas que ma résignation est douce à son âme? Oh! je ne me connais pas en philosophie, mais je suis certaine que mon fils est là près de moi, et tous deux, bientôt, nous nous rejoindrons pour parcourir ensemble les hautes régions destinées aux esprits purifiés!

Au lieu de vous plaindre, madame, cherchez autour de vous des infortunes à soulager, montrez vous forte dans l'adversité. Et puisque vous vous nommez classe dirigeante, soyez digne de ce titre par votre courage, votre foi et votre charité.

Puis lentement, cette femme s'éloigna, sublime comme une martyre des premiers siècles.

La riche patricienne la regarda partir, en souriant ironiquement, tandis qu'elle murmurait bien bas :

— Ces gens-là ne savent pas aimer.

Celui qui venait de mourir, et qu'on pleurait avec tant de pompe, associant aux regrets de la famille des larmes et des prières salariées, était le duc Edmond de R.

Il venait d'atteindre sa dix-septième année, lorsque la mort vint le frapper au milieu de la joie et du bonheur ! Il est vrai que jamais vie ne se montra à son aurore aussi belle de promesses.

Quoique possesseur d'une fortune considérable, il avait su se garantir des entraînements multiples qu'il rencontra sur ses pas. Son âme s'était élevée par l'étude au-dessus de notre sphère, et lorsqu'il sentit son esprit se dégager de l'enveloppe charnelle, il n'éprouva que joie ! Que lui importaient les succès de la fortune et de l'intelligence, sa vraie patrie était le ciel ! Sa dernière parole avait été un mot d'amour pour sa mère, un sourire d'espoir pour Dieu ! La duchesse, femme mondaine et fière, était pieuse, comme le sont hélas ! beaucoup de femmes, elle suivait régulièrement les offices de sa paroisse, surtout par habitude, puis aussi, disait-elle, pour donner l'exemple au peuple. Elle récitait des formules apprises par cœur, ne cherchant ni à les comprendre, ni à en connaître le sens caché et mystique, mais elle eût été incapable de prier mentalement, pendant cinq minutes. Aussi, lorsqu'elle ne tint plus dans ses bras que le corps froid et inerte de son fils, elle ne trouva au fond de son cœur que des paroles de haine et de malédiction pour celui qui osait lui ravir son enfant, et lui faire verser des larmes à elle, qui avait parcouru plus de la moitié de sa carrière, ne connaissant que la joie.

.....
Bien des mois, puis des années, passèrent sur sa douleur, sans en adoucir l'amertume. Son existence s'écoulait dans le plus sombre désespoir, sans que la résignation ni la prière y trouvassent place. Elle ne savait même pas employer son immense fortune à soulager les pauvres qu'elle voyait souffrir d'un œil indifférent.

Un jour, assise dans son salon, elle rêvait en voyant la flamme du foyer s'élançer gaiement dans la cheminée, lorsqu'elle entendit dans la rue une voix fraîche et pure, qui chantait mélancoliquement. Machinalement, la duchesse se leva et aperçut

une mendiante, accompagnée de plusieurs enfants, qui cherchait à apitoyer les passants, en étalant la misère la plus sordide. Elle regarda d'abord avec distraction les enfants, allant à chacun tendre leurs petites mains rouges de froid. Peu à peu une émotion vague, inconnue, s'empara d'elle. Au bruit qu'elle fit en ouvrant la fenêtre, les bambins levèrent la tête, un surtout la regarda d'une façon étrange.

La duchesse tressaillit et jeta une pièce de monnaie, ne pouvant détacher ses yeux de l'enfant qui lui souriait et lui envoyait des baisers.

Le lendemain, la pauvre revint avec sa petite famille. Aussitôt que la duchesse l'entendit, elle envoya sa femme de chambre la chercher.

Cette infortunée était honteuse de ses haillons, au milieu des salons dorés, les enfants interdits se pressaient contre leur mère. Seul, celui qui intéressait la duchesse vint se placer près d'elle, et attirée par un fluide magnétique qu'elle ne pouvait définir, elle caressait la chevelure blonde et bouclée du baby.

— Vous paraissez bien malheureuse, dit M^{me} de R., la mendicité est un triste métier, et vous avez une nombreuse famille à nourrir? Voulez-vous me donner un de vos enfants? Je l'éleverai avec soin et je ne vous laisserai jamais manquer de rien. Pauvre femme, elle écoutait, en retenant ses larmes, celle qui lui proposait de se séparer d'un de ses enfants! Un combat terrible se livrait en elle. Une question affreuse se posait devant ses hésitations: Avait-elle le droit de priver, par son égoïsme, son enfant de la fortune providentielle qui se présentait à lui? puis en même temps elle assurait le bien-être des autres!!!

Après quelques minutes d'un silence douloureux, elle dit d'une voix faible!

— Choisissez, Madame.

La duchesse attira sur ses genoux, malgré ses haillons, le gamin de trois ans qui se tenait près d'elle.

Puis, appelant sa femme de chambre, elle lui ordonna de veiller à ce qu'on remît à cette famille les secours les plus urgents. Restée seule avec l'enfant, elle lui dit en couvrant de baisers son visage barbouillé.

— Est-tu content d'être avec moi? — Oh oui!

— M'aimeras-tu?

— Je vous aime déjà.

— Comment t'appelles-tu ? — Je ne sais plus, répondit-il, en la regardant avec amour !

— Je t'appellerai Edmond, le veux-tu ? — Oh ! oui, c'est un joli nom.

Tout en babillant, les yeux de l'enfant se fermèrent doucement, sa tête, illuminée d'un rayon angélique, se posa sur le bras de la duchesse qui, ravie et attendrie, se mit à pleurer. Les lèvres de l'ange, encore faiblement endormi, remuèrent ; elle se pencha pour écouter :

— Mère, disait-il, faire le bien porte bonheur ; ne blasphème jamais, Dieu a eu pitié de moi, il t'a rendu ton Edmond qui revient pour t'aimer.

Les bras d'Edmond entourèrent le cou de la duchesse, et ils restèrent longtemps ainsi.

LOUISE DE LASSERRE.

Dissertations spirites.

DEVOIRS MUTUELS DE L'ENFANT ET DU PÈRE.

Dans une famille de la terre, un enfant naît. Riche ou pauvre, l'avenir s'ouvre devant lui, qu'importe ! dans la richesse comme dans la pauvreté il sera reçu avec bonheur ou avec tristesse, car, quel que soit le milieu où il se trouvera placé il pourra être heureux ou malheureux si les circonstances de la vie qui lui est accordée sont favorables ou inopportunes.

Cet enfant si faible, ce pauvre petit être a coûté déjà bien des douleurs avant de naître, c'est la loi de Dieu qui a resserré les liens entre lui et ceux qui doivent le soutenir, le protéger dans cette existence si fragile.

Les angoisses de la mère, les craintes paternelles qui ont suivi toutes les péripéties du drame occulte qui vient de se dérouler mystérieusement dans la conception, ont attaché fortement ce fils à sa famille terrienne. Mais que sont ces événements auprès des soins, de la tendresse et de l'inquiétude qui vont maintenant l'accompagner dans ses premiers pas dans la vie et jusqu'au moment où seul il pourra se guider et remplir les devoirs que tout être humain est appelé à comprendre et à accomplir pendant son séjour en ce monde !

Jusqu'à ce jour l'enfant, l'homme naissant, n'a été considéré dans ses rapports avec la famille que sous un aspect, sinon faux,

du moins incomplet, — l'enseignement religieux, qui envisage l'homme comme créé en esprit et en corps à sa naissance et qui ne lui octroie qu'une seule existence terrestre pour se perfectionner ou se perdre, n'a que trop contribué à entretenir les idées erronées qui, aujourd'hui encore, sont reçues comme des vérités.

Le matérialisme de son côté tend au même but, puisqu'il n'accorde à l'être humain qu'une vie passagère comme aux plantes et aux animaux, vie due au hasard ou à des forces inconnues et qui doit disparaître en entier avec la désagrégation des molécules du corps humain, corps qui pour lui est tout, puisqu'il ne veut pas admettre, ostensiblement du moins, l'existence d'un principe indépendant, l'élément spirituel.

Aussi le père de famille raisonne vis-à-vis du nouveau-né, puis du jeune homme dans un ordre d'idées très-restreint. C'est un fils auquel il donne l'existence, pour quelques-uns c'est un ange envoyé du ciel, quelquefois c'est un fardeau de plus dans une nombreuse famille, mais c'est toujours un fils, le fruit des entrailles de la mère, le gage chéri de l'union de deux êtres aimants. Aussi que de soins, que de soucis, que de prévenances ! Ce sont des rêves dorés d'avenir, s'il se trouve entouré de ce que vous considérez comme le bonheur sur la terre, la richesse et l'opulence — ce sont des craintes et des pleurs amers si la pauvreté et la misère accablent ceux qui lui ont donné le jour.

Il sera heureux, il est si riche ! et l'autre il sera si malheureux, il est si pauvre !

Déjà et à peine au berceau on lui prépare une vie en rapport avec sa position future ou probable, on lui destine tel état, telle profession, tel ministère. Celui-ci sera grand, il aura des titres et des honneurs ; celui-là devra occuper une position libérale, indépendante ou simplement vivre du travail manuel de chaque jour.

Et pourtant que d'intelligences avancées naissent dans la chaumière ! que d'esprits arriérés voient le jour sous les lambris dorés !

L'enfant grandit dans la situation où il se trouve, au milieu des petites misères dont est entourée l'enfance. Les parents n'ont rien à lui apprendre que ce qu'ils savent, que ce qu'on lui a imposé. Comme ils ne se sont jamais préoccupés de comprendre d'où ils viennent, ce qu'ils sont, où ils vont, l'enfant ne le connaîtra pas — il vivra comme les autres, presque matériellement — il suivra la pente fatale et sans s'informer si cette existence préparée à l'avance par ses parents est bien celle que Dieu lui destine ; soit

insouciance, soit obéissance, il se laissera conduire, agira, travaillera pour s'apercevoir bien souvent plus tard et trop tard que le chemin suivi n'était pas le sien et qu'il s'est fourvoyé dans la marche qui lui a été indiquée et qu'il a aveuglément acceptée.

Qu'ils sont rares ceux qui ont assez de force et de puissance pour reconnaître et continuer la voie tracée à chaque être humain par la providence divine ! Dans l'état actuel de vos sociétés qu'il est difficile à l'adolescent de progresser véritablement au milieu des mille influences qui entravent ses pas, influences souvent mauvaises, quelquefois inspirées par de bons sentiments, mais basées sur des principes entachés d'erreurs !

Aussi, que de déceptions attendent l'homme au milieu de sa carrière ! que de découragements le suivent jusqu'au tombeau ! Combien n'ont pas le courage de supporter les revers et les malheurs de la vie ! hélas ! quelques-uns vont jusqu'à devancer l'heure du départ, espérant trouver dans la tombe un repos qu'elle ne leur donnera pas !

Puis si vous voulez sonder tous les mystères des existences humaines, fouiller au fond des cœurs et des consciences, vous y trouverez comme résultat fatal des croyances du jour : l'égoïsme, l'orgueil, la présomption, la dépravation des mœurs, le doute, le manque de foi et enfin l'athéisme, négation désolante, injuste et ingrate du Créateur par la créature.

Le mal est grand, mais Dieu, dans sa bonté infinie, a placé près de lui le remède salutaire, qui peut guérir l'humanité qui s'égare. Ce remède est tout entier dans l'enseignement que les Esprits apportent à la terre.

Vous savez que des milliers d'instituteurs sont venus et viennent chaque jour près de vous par ordre d'en haut guider les hommes de bonne volonté dans le labyrinthe où ils se sont enfoncés et leur faire retrouver la trace de la voie qu'ils ont perdue. Recherchez donc dans ce qui vous a été donné et vous trouverez tous les éléments qui vous feront connaître et comprendre sous un jour tout nouveau mais vrai, l'existence humaine, la vie de famille, les rapports qui doivent exister réellement entre le fils et Dieu, le fils et son père.

C'est de cette étude que vous déduirez alors comme conséquences vraies et absolues les devoirs de l'enfant envers ceux près desquels il lui a été donné de vivre et ceux du père vis-à-vis de l'être que Dieu lui a confié momentanément.

Quel est donc cet être, cette individualité inconnue, qui vient

s'incarner dans le corps de l'enfant? D'où vient-il, quel est-il où va-t-il?

Nous n'avons pas, pour arriver au but que nous nous proposons ici, à rechercher l'origine première de l'Esprit, la création de l'essence spirituelle qui le constitue, il faudrait nous livrer à une étude au-dessus de nos forces actuelles, et il serait difficile aussi bien à vous qu'à nous d'arriver aujourd'hui à un résultat satisfaisant. Nous ne prendrons même pas l'esprit au moment où il est mis en possession de son libre arbitre, en parvenant au degré suffisant de formation pour être jugé digne de franchir l'espace immense qui sépare l'animalité de l'humanité. Nous ne nous occuperons que de l'homme de la terre, c'est-à-dire de celui qui naît sur un monde d'expiation et d'épreuve, de celui par conséquent qui a failli, et auquel, l'épuration est nécessaire pour réparer la faute commise et acquérir par son travail et ses mérites le perfectionnement indispensable pour reconquérir le bonheur perdu mais retrouvable.

Il est évident encore que nous devons laisser de côté les incarnations exceptionnelles qui sont celles de missionnaires volontaires, destinés à éclairer les humains de leurs lumières acquises, incarnations spéciales d'êtres supérieurs et puissants, en dehors de votre humanité et qui ne persistent que pendant le temps utile à l'accomplissement des missions à remplir.

L'Esprit qui naît ici-bas vient de l'espace, de l'*immensité spirituelle*. — Vous savez que dans ce que vous nommez le monde civilisé, l'individualité est plus avancée que dans les parties de votre globe encore incultes et sauvages. Il est évident que le degré de perfectionnement obtenu est plus élevé ici que là. — Or, comme c'est par le travail que l'Esprit acquiert, il est certain que l'Esprit incarné en France, par exemple, a mieux profité des réincarnations qui lui ont été permises (je parle en général) que celui qui est forcé de naître dans les déserts de l'Afrique. Mais en définitive, s'il est pour lui nécessaire de subir encore les épreuves terrestres, c'est qu'il n'a pas acquis en moralité et en intelligence la somme d'éléments épurés qui lui permettent de quitter cette station pour s'élever vers un monde supérieur.

L'Esprit qui vient sur la terre est donc entaché, si nous pouvons nous exprimer ainsi, d'un péché d'origine; cette existence nouvelle est destinée à lui faciliter les moyens de faire disparaître les imperfections qu'il apporte en naissant et de lui procurer les grâces nécessaires à ce travail, souvent bien laborieux.

Remarquez bien que ce qui vous a été jusqu'à présent indiqué comme péché originel, trouve ici une véritable et logique explication, tandis que l'enseignement religieux dans lequel vous avez été bercé répugne à votre raison et à votre conscience; l'enfant ne porte plus la faute d'un ancêtre inconnu et légendaire, ce qui serait contraire au principe de justice éternelle, il n'est responsable que de ses fautes personnelles commises dans une ou plusieurs existences antérieures, conformément à cette loi divine : à chacun selon ses œuvres.

Le baptême, cette purification de l'âme coupable, consacré encore par la cérémonie qui accompagne toute naissance d'enfant catholique, ne doit plus avoir pour vous cette signification sans explication raisonnable, il disparaîtra pour faire place au baptême moral, c'est-à-dire à la régénération de l'Être par l'enseignement de la vérité. Mais ne cherchez pas à briser tout à coup et trop brusquement par vos sarcasmes et vos railleries les institutions illogiques, le temps doit en faire justice, et l'opportunité de leur disparition ne doit être jugée que par celui qui les a tolérées et permises et qui les anéantira au moment où elles n'auront plus leur raison d'être. Contentez-vous de faire comprendre, quand les circonstances vous le permettront, et cela avec convenance et charité, humilité et raison, que l'interprétation donnée aux paroles et aux commandements qui en ont été l'origine, n'est pas sérieuse, qu'elle est contraire à toute idée de justice et de bonté de la part du Créateur, et arriverait ainsi à détruire ce qu'on a voulu consolider, la certitude de l'existence de Dieu. Peu à peu le jour se fera dans les intelligences et vous serez arrivé doucement au résultat désiré, tandis que, par votre trop grande précipitation, vous n'amèneriez jamais la conviction que vous voulez et devez faire naître.

Le baptême spirituel, c'est le père de famille qui doit le donner à son fils, c'est lui qui, par un raisonnement suivi, un enseignement de chaque jour, doit, avec l'aide des inspirations qui de plus en plus lui seront transmises, régénérer l'Être qui lui est confié. Cérémonie sublime qui, tout en purifiant l'un, perfectionnera l'autre, car ils sont solidaires l'un de l'autre de leurs progrès respectifs.

N'entrevoiez-vous pas déjà les devoirs d'enseignements du père et les devoirs de soumission du fils ?

Quels sont donc à côté de ce résultat à atteindre et que nous reprendrons tout-à-l'heure, les soins matériels qui doivent entourer l'enfant à sa naissance ? ils ont leur importance relative.

Le corps que revêt l'esprit qui s'incarne est, vous le savez, l'outil que Dieu lui prête pour remplir sa tâche, c'est-à-dire subir l'épreuve en se perfectionnant. L'outil doit nécessairement être propre au travail, à l'épreuve. Dieu, le plus souvent, permet à l'Esprit qui obtient la réincarnation de se façonner lui-même ce vêtement de chair qui lui est de toute utilité; quelquefois, trop souvent, hélas! une réincarnation obligée impose à l'Esprit rebelle une enveloppe gênante, mais toujours apte à lui permettre une réhabilitation, s'il sait s'en servir et l'utiliser. Mais dans l'un et l'autre cas, soit dans la réincarnation obtenue ou forcée, le corps est indispensable au progrès, à l'épuration, et sa constitution physique est appropriée aux besoins de l'Esprit qui vient ici-bas pour travailler.

Ce corps ne doit donc pas être détourné de sa destination, il doit au contraire être entretenu, conservé avec tous les soins que nécessite sa nature essentiellement fragile; agrégation splendide et inimitable de molécules matérielles, mais qu'un souffle peut dissoudre et réduire en poussière. — Esprit **LEBRUN**, N. C. B.

Châtillon, janvier 1870.

(A suivre.)

Les médiums sont-ils réellement inspirés.

Dernièrement, aux séances spirites de la Société pour la continuation des œuvres spirites d'Allan Kardec, des esprits tant soit peu chagrins, prétendaient que les communications obtenues n'étaient pas dictées par les invisibles et qu'elles émanaient de la pensée des médiums, tout simplement.

Cette objection a maintes fois été émise partout où il y a des groupes spirites; nous nous rappelons qu'à Bordeaux, un avocat distingué, admis à l'une des séances où se trouvaient des médiums de tous ordres, prétendit que les dissertations spirites ne provenaient que du propre esprit du médium, et qu'il pouvait, à volonté, en faire autant qu'eux.

Mis en demeure de se mettre à la table, à côté des médiums, un sujet à traiter fut donné immédiatement; les médiums écrivirent sans réflexion aucune, sans arrêt, et leur réponse fut terminée, alors que l'avocat se grattait encore l'oreille, cherchant à classer ses pensées.

Réduit à l'impuissance, battu, il jeta sa plume et sortit de la saie, tout désappointé. On ne le revit plus.

M. H. Gekel, entomologiste et médium, a obtenu les deux communications suivantes après avoir, à la séance de notre société (rue Neuve-des-Petits-Champs), entendu les objections faites aux manifestations par l'écriture :

Tu as été témoin, cher médium, à une réunion dernière, de discussions relatives aux médiumnités intuitives d'écrivains; tu as eu un instant la velléité d'y prendre part afin de te donner toi-même comme exemple, de la différence qui existe entre l'état normal et celui de médium, chez un sujet ayant la faculté d'être assisté spirituellement.

Tu aurais eu raison de donner ton avis, car il est de toute nécessité que, dans le monde spirite, on sache distinguer d'une manière certaine les communications qui sont réellement le résultat d'une assistance extra-terrestre de celles qui ne le sont pas et qui émanent entièrement du cerveau du soi-disant médium.

Il y a cependant un criterium infailible, car, à part quelques exceptions bien rares qui ne sont guère l'apanage que de quelques intelligences d'élite — encore sont-elles inconsciemment assistées — l'enseignement provenant d'un Esprit est spontané, d'un seul jet, fébrile en quelque sorte, d'une activité dévorante, et n'exige d'autres corrections que celles nécessitées par les fautes d'orthographe, de ponctuation, ou, de syntaxe du médium.

Ainsi, tel médium qui, en dehors de l'inspiration assistée, — c'est-à-dire dans les conditions ordinaires de ses rapports journaliers, — aurait dû revoir, corriger et mettre au net ce qu'il a écrit, acquiert dès qu'il se sera placé par le recueillement, la prière et l'évocation, sous la protection de Dieu et de ses guides, une activité, une netteté, une richesse de style telles, qu'il sentira de suite la différence qu'il y a entre cet état intuitif et son état normal ordinaire qui ne lui aurait permis que l'arrivée lente, fatigante et étudiée des idées à consigner sur le papier, idées qu'il aurait dû revoir, corriger et polir.

Cet état est si différent que le médium le ressent lui-même par la fébrilité des fluides communiqués; s'il se pose la question relativement à l'assistance de ses guides, il peut y répondre, de lui-même, par les effets, pour ainsi dire magiques, résultant de cette assistance spirituelle.

Que l'on suive chaque médium; que l'on compose ce qu'il produit en l'état médianimique avec ce qu'il réalise dans son état

ordinaire et l'on pourra s'assurer s'il a écrit avec ou sans l'assistance des Esprits dématérialisés.

Ce cher Esprit a raison, ô mon cher fils, car celui qui croit avoir la médiumnité d'écrivain intuitif n'a qu'à se poser ces questions :

1° Quelle différence existe-t-il en moi entre mon état normal et mon état médianimique lorsque j'émet des pensées sur le papier ?

2° Quelle différence existe-t-il entre leur spontanéité, leur activité, leur fébrilité, leur continuité, etc. ?

3° Comment et de quelle manière procédé-je dans l'état ordinaire, et comment les idées me viennent-elles lorsque je suis dans l'état semi-extatique, semi-mécanique de l'intuition, de l'assistance spirituelle ?...

Chaque médium peut donc répondre à ces trois demandes pour la satisfaction de sa conscience ; indubitablement il a son critérium en lui-même, et il peut acquérir la conviction, la certitude de l'assistance dans le cas de cette spontanéité qui lui fait complètement défaut dans les conditions ordinaires.

Mais comme le dit ce cher Esprit : il ne suffit pas au public que le médium ait la conscience de sa faculté médianimique, il faut encore que ce public en acquière les preuves, étant admis un auditoire de bonne foi, sans parti-pris d'opposition systématique.

Moyen de mettre les contradicteurs à l'épreuve : Il suffit de leur dire : Puisque vous pensez que ces communications que nous regardons comme spirituelles, appartiennent entièrement au cerveau du médium, nous vous prions de vous mettre à la table, et de lutter avec ce médium. Si vous avez pu obtenir une rédaction aussi prompte, aussi nette, aussi correcte, aussi importante que celle du médium, et dans le même espace de temps, vous aurez le droit de douter de sa médiumnité.

La médianimité pneumatologique est un tel don que bien des médiums illettrés précédemment incapables de la moindre dissertation, rédaction ou correspondance dignes de ce nom, sont devenus si forts en ces matières, que les littérateurs les plus habitués à manier la plume et la pensée ne pourraient lutter contre les médiums assistés.

Voilà, cher fils, ce que je désirais ajouter pour augmenter chez toi cette puissance de persuasion, qui, dans les discussions de ce genre, amène la conviction chez les hommes qui étudient de bonne foi notre révélation bénie ; vous donnez ainsi des preuves irréf-

tables de la réalité de notre assistance autorisée par Dieu, et vous justifiez et consacrez les paroles du Christ : Vos fils et vos filles prophétiseront ! 23 septembre 1878, 6 h. du matin. H. GEKEL.

L'incarnation

L'incarnation n'est pas une chimère comme le pensent les incrédules ; elle n'est pas non plus un fait unique dans l'histoire comme le croient certaines personnes ; elle est le plus vulgaire et en même temps le plus nécessaire des phénomènes. Sans elle le monde serait vide d'êtres corporels, nul homme n'accomplirait sur la terre la mission pour laquelle il a été créé. L'incarnation est la mort de l'Esprit comme la désincarnation est la mort de l'homme, ou plutôt supprimons ce mot de mort qui tombera en désuétude sur la terre dans un siècle d'ici et parlons de la transformation nécessaire que tous doivent subir, par laquelle tous les êtres doivent passer. Nous savons que l'humanité n'est pas une succession d'êtres étrangers les uns aux autres, sans aucun lien qui les unisse ; le Spiritisme nous apprend au contraire qu'il y a le retour périodique des mêmes Esprits venant continuer une œuvre commencée pour en modifier et en améliorer les détails ; quelquefois ils viennent renverser de fond en comble ce qu'autrefois ils eurent toutes les peines du monde à édifier. Entendons-nous cependant : s'ils ont acquis une dose de sagesse suffisante pour mener à bien l'œuvre entreprise, ils ne renversent que ce qui doit être renversé, ayant le plus grand soin de ne pas toucher à ce qui mérite l'éternel respect des hommes.

Du reste, il est des choses indestructibles par leur essence même qui résistent à toutes les attaques de quelque part qu'elles viennent et quelle que soit la force des assaillants, car, dans ces cas-là, la force devient faiblesse et les coups retombent inévitablement sur ceux qui les portent. Il en est ainsi de la vérité qui ne se laisse jamais obscurcir au vrai sens du mot ; les yeux humains peuvent s'aveugler plus ou moins, mais elle ne cesse de briller de son immortelle, de son éternelle beauté. Il en est ainsi du spiritisme, son seul représentant autorisé sur la terre, car il prouve que l'incarnation, niée par les uns, considérée par d'autres comme un fait unique, est un phénomène d'une vulgarité et d'une nécessité constantes dans l'humanité.

Pénétrons dans le monde des Esprits, dans ce réservoir im-

mense d'où sortiront les individualités futures d'un monde régénéré. Faisons connaissance avec ce gouvernement de sagesse et d'équité, avec cette République universelle qui est, qui sera le modèle des Républiques de l'avenir sur la terre, où chacun reçoit selon ses œuvres et donne selon son pouvoir.

Pour trouver un État où règne la plus exacte justice, dans ces sublimes profondeurs de la vérité divine, il faut plonger son intelligence et toutes les puissances actives de l'âme. On sort de là comme régénéré, comme un homme nouveau selon la parole évangélique, et le moment est venu où l'on redevient un *homme nouveau* par l'incarnation ou plutôt par une réincarnation nouvelle. Quand un esprit désincarné a fait dans l'erraticité, dans cet État gouverné par la justice, toute la provision d'idées qu'il est susceptible de faire ; lorsqu'il a conquis une force de volonté suffisante pour faire le bien relatif auquel il est voué, un nouveau passage sur la terre devient nécessaire pour lui et pour les habitants ou une partie plus ou moins restreinte des habitants du globe. Alors se produit la réincarnation.

Les Esprits déjà éclairés qui ont conquis un certain degré d'avancement intellectuel et moral, de puissance effective, ont par cela même leur liberté d'action ; ils rentrent dans le monde terrestre, renaissent à la vie corporelle quand et comme il leur plaît, sous la forme et dans le sexe qui leur conviennent. Ils sont libres et usent de leur liberté, dans de certaines limites, car il y a toujours des devoirs à remplir et presque toujours des torts à réparer. En un mot, moins on a de torts à réparer, plus on a de liberté d'action.

Avant de revenir à la vie corporelle, on en fixe les principaux incidents, et même la durée, le genre de mort par lequel l'on rentrera dans l'erraticité. On se taille la besogne à accomplir, on voit l'ensemble de ce qu'il y a à faire et l'on se charge de la partie qui convient le mieux aux aptitudes acquises par de précédents travaux. Ces choix pourtant, quelque libres qu'ils soient, ne se font pas sans contrôle ; les Esprits les plus élevés ont toujours au-dessus d'eux des intelligences supérieures qui les dominent par la sagesse de leurs conseils et au besoin par les ordres que leur autorité leur permet de donner. Donc, rien d'absolu dans cette liberté, car plus les Esprits sont élevés plus ils connaissent leurs devoirs et leur droits, mieux ils savent dans quelle situation humaine ils peuvent accomplir les premiers et exercer les seconds.

Comme de bons serviteurs qui n'ont pas besoin de recevoir incessamment les ordres du maître pour faire le travail qui leur incombe, ils vont d'eux-mêmes vers la destinée qui leur est réservée. La liberté dont ils jouissent constitue pour eux un état de bonheur qui les rapproche sans cesse de la Divinité. Dans les mondes supérieurs à la terre cette liberté augmente dans des proportions qu'il serait impossible à l'homme de concevoir. Les Esprits dont nous parlons qui appartiennent encore à l'atmosphère terrestre, aux séries les plus élevées, s'incarnent sans répugnance sur la terre bien que souvent ils aient à y supporter des douleurs de plus d'un genre ; c'est l'une des nécessités de leur situation. Ils ont désormais assez de clairvoyance pour lire dans l'avenir une bonne partie des choses qui sont réservées, ils savent approximativement le nombre de *vies* qu'ils ont à passer sur la terre avant d'aller vers les mondes supérieurs dont ils prévoient les merveilles, et ils descendent avec joie dans notre *Enfer* corporel pour aider à sa transformation.

Ce sont les *fous* de la terre ces insensés qui apportent avec eux un monde d'idées nouvelles et réveillent de vieilles idées endormies, oubliées. Ce sont des réveilleurs d'idées qui frappent la mémoire des autres afin d'en faire jaillir les vérités acquises. Ils croient en Dieu qu'ils voient dans ses œuvres, ils l'adorent au fond de leur cœur dans lequel ils lui édifient d'invisibles sanctuaires. La présence de Dieu dans toutes les œuvres de la création est pour eux une vérité de sentiment contre laquelle rien ne saurait prévaloir, qui devient une vérité positive quand ils songent qu'il n'y a pas d'effet sans cause, et que « la puissance de la cause est en raison de la grandeur de l'effet. »

Ils croient que ces lois admirables sont l'œuvre d'une intelligence supérieure à leur conception, quelque haute qu'elle soit ; plus profonde, plus immense, s'il est permis de s'exprimer ainsi, quelles que soient leur immensité et leur profondeur. Ils sont donc *fous* de par les Facultés qui auraient besoin d'un autre Molière. D'un autre côté, ils n'ont garde de placer la divinité absolue dans un homme, quelle que soit son intelligence, quel que soit son pouvoir sur les fluides qui constituent l'univers terrestre, car un homme, fût-il l'être le plus pieux et le plus élevé de la terre, pourrait sans doute modifier les fluides dans une grande étendue, produirait des effets qui passeraient aux yeux des foules pour miraculeux, mais il ne saurait ni les créer ni les détruire. Ces *fous* sont damnés par ceux

qui font de la science à l'aide de textes écrits au temps où la science était à peu près inconnue et créés pour une humanité encore dans l'enfance. Ils ne s'émeuvent guère de ces levées de boucliers et disent ce qu'ils savent sans ostentation, sans passion, avec toute la clarté et la modestie qu'ils possèdent.

A l'accusation de folie ils pourraient répondre par une accusation analogue, ce qu'ils ne font pas malgré des raisons à l'appui. Aux foudres de la damnation ils opposent des connaissances exactes que ne possèdent pas les fabricants d'anathèmes. Aux uns et aux autres ils disent avec une bienveillante sérénité : Le temps n'est pas éloigné où vous verrez ce que vous ne voyez pas, où vous comprendrez ce que vous ne comprenez pas. Et si votre vie actuelle s'écoule avant que votre intelligence soit ouverte sur ce point, la grande libératrice, la grande transformatrice fera son œuvre et mettra en vous la lumière.

D'après les différences que l'on constate entre les hommes on peut constater celles qui existent chez les Esprits en ce qui touche l'incarnation. Nous avons parlé des Esprits de la terre les plus élevés, parvenus au rang d'instructeurs et qui, à ce titre, ont une mission spéciale à remplir sur la terre. Ils ont encore à expier pour la plupart, mais leurs expiations ne les détournent pas du travail qu'ils ont à faire; ces expiations les facilitent toujours en les maintenant dans le milieu où leur action doit s'exercer.

Ce que nous avons dit de ces hommes s'applique à tous sans exception, car la loi de l'incarnation est une et la liberté du choix existe toujours pour ceux qui ne tendent pas à sortir des règles de la justice, à se révolter contre la nécessité des situations qu'ils se sont faites. On conçoit aisément que cette liberté devient de plus en plus grande à mesure qu'on a su la mériter davantage. Les hommes ont un intérêt réel à devenir bons et instruits, à accroître sans cesse leur actif intellectuel et moral, vérité élémentaire à laquelle on ne doit point fermer brutalement la porte, et tous sauront ce qu'est l'incarnation, quelle est son but et comment elle coopère au mouvement éternel des mondes.

Médium E. CORDUIRÉ.

Communication tirée de : *Rome et l'Évangile*

XXIII.

Si vous entendez dire que l'Évangile est la guerre, l'effusion de sang au nom de Jésus, je vous dis en vérité que c'est là l'évangile des rancuniers et des vindicatifs ; mais non pas celui de Jésus, qui aima les hommes et prêcha la paix.

Si vous entendez dire que l'Évangile est le faste, et les richesses, et les aises des ministres de la parole, je vous dis en vérité que c'est là l'évangile des marchands du temple, mais non pas celui de Jésus qui recommanda tant à ses disciples la pauvreté du cœur et le mépris des biens de la terre.

Si vous entendez dire que l'Évangile est l'eau, et les mains levées vers le ciel, et les coups sur la poitrine, et les formes de l'adoration extérieure, je vous dis en vérité que c'est là l'évangile des hypocrites, mais non pas celui de Jésus qui recommanda l'amour et l'adoration de Dieu en esprit et en vérité.

Si vous entendez dire que l'Évangile est la résistance aux lois et aux princes, dans le gouvernement des peuples, je vous dis en vérité que c'est là l'évangile des rebelles et des ambitieux, mais non pas celui de Jésus qui ordonne de donner à Dieu ce qui est à Dieu et au prince ce qui est au prince.

Si vous entendez dire que l'Évangile est l'intolérance et l'anathème, et la persécution, et la force, et la haine, je vous dis en vérité que c'est là l'évangile de l'orgueil et de la colère, mais non pas celui de Jésus qui priait le Père de miséricorde pour ses mortels ennemis.

Et tout cela a été dit de l'Évangile au peuple.

Pourquoi trouvez-vous étonnant que Jean parle ainsi des docteurs et des ministres de la parole ? Croyez-vous par hasard que Jean vient dissimuler et obscurcir la vérité qui doit être la nourriture spirituelle du peuple ?

Je vous dis en vérité que j'ai vu ce dont je vous parle, et que je vous parle en témoignage de la vérité.

Car l'Évangile est la vérité, et mes paroles sont la vérité en témoignage de l'Évangile de Jésus.

Et l'Évangile de Jésus est le témoignage de la vérité de mes paroles.

Ne trouvez donc pas étonnant que Jean parle ainsi des docteurs et des ministres de la parole.

Voici ce que je dis à l'église petite :

Je t'accuse d'avoir abandonné ta charité primitive, cet amour que t'enseigna le cœur de Jésus et pour lequel il mourut couvert de l'ignominie des gens ; et une fois cet amour pur abandonné, l'envie de la domination et de la persécution par la domination s'est fixée dans tes entrailles.

Et tu as cherché ton règne en ce monde.

Et je t'accuse d'avoir abandonné ta douceur primitive, cette douceur avec laquelle Jésus parlait à ceux qui l'insultaient et qui lui crachaient au visage ; et une fois cette douceur abandonnée, tu t'es révoltée contre les princes et tu as miné dans les ténèbres les pouvoirs de la terre.

Et je t'accuse d'avoir abandonné ta naïveté primitive, cette naïveté avec laquelle Jésus appelait à lui les petits enfants ; et une fois cette naïveté abandonnée, tu as été humble devant les puissants et hautaine devant les humbles de l'infortune.

Et je t'accuse d'avoir abandonné ton désintéressement primitif, ce désintéressement avec lequel Jésus parlait des biens de la vie, sans penser jamais au lendemain ; et une fois ce désintéressement abandonné, tu as acquis et entassé les richesses, comme ceux qui oublient la vie de l'esprit pour absorber leurs sens dans la vie et dans les plaisirs de la chair.

Et de cette manière tu as effacé la foi du cœur des hommes qui pensent avec leur intelligence.

Et je t'accuse d'avoir abandonné ton adoration primitive, cette adoration de l'esprit avec lequel Jésus se soumettait dans tous ses actes et dans toutes ses pensées à la volonté miséricordieuse du Père ; et une fois cette adoration abandonnée, tu as accru les formes du culte et tu les as rendues essentielles pour le salut des âmes.

Et je t'accuse d'avoir abandonné ton humilité primitive, cette humilité avec laquelle Jésus se prosternait jusqu'aux pieds de ses disciples ; et une fois cette humilité abandonnée, l'orgueil s'est rendu maître de ta raison, et tu as usurpé les clefs, et tu as condamné, et tu as sauvé, et tu as idolâtré en toi-même, faisant un dieu de ta raison.

Église petite, ne te surprends pas des paroles de Jean ; au contraire, médite-les et pleure :

Parce que l'heure sonne, et le temps arrive à l'improviste comme le voleur.

Église petite, rappelle-toi les principes que tu as oubliés.

C'est moi, Jean, qui te le dis : tes jours ne seront pas comptés depuis le moment où l'esprit de Jésus se sépara de toi, jusqu'à la consommation de ton orgueil.

Reviens à toi et convertis-toi à l'Évangile de Jésus, et tourne tes regards vers la miséricorde du Très-Haut, à la volonté toute-puissante duquel les cieux et la terre sont soumis.

Ne vois-tu pas que les âmes se sèchent dans ton sein comme les plantes sans eau ?

Ta parole n'est plus la pluie bienfaisante ni la rosée consolante : c'est le souffle froid du Septentrion qui glace les cœurs.

Église petite, qu'as-tu fait de la société chrétienne ? Regarde autour de toi et réponds.

Reviens à ta charité primitive, à ton adoration primitive, à ta douceur primitive, à ton désintéressement primitif, et à l'humilité des premiers jours du siècle de Jésus-Christ ;

Et l'esprit de Jésus reviendra à toi, et tu seras son épouse, et il sera ton époux comme dans les premiers jours du siècle.

Médite et prie, et tu repousseras le démon de l'orgueil qui obscurcit ta raison.

Et tu effaceras du livre de la loi ce que ton propre esprit y a ajouté.

Parce que tu connaîtras que la loi vient de Dieu.

Prends en considération les paroles de Jean, église petite ; parce que les paroles de Jean, Jean les écrit et les hommes les liront, et elles trouveront place dans l'intelligence et dans le cœur des hommes.

Tu es endormie : réveille-toi, église petite.

Voici ce que je dis aux hommes :

Jésus est le chemin, la vérité, la vie.

Dieu est mon dernier mot.

Que la paix soit avec vous autres, mes frères.

Publié à Lérida (Espagne).

Étude sur Antoinette Bourignon

Tirée du Bulletin du *Mouvement social*.

Chers amis. Les anciens lecteurs de la *Phalange* et de la *Démocratie pacifique* n'ont peut-être pas oublié un écrivain qui vient de s'éteindre, Eugène Stourm, qui se fit remarquer jadis dans ces

deux organes phalanstériens par les allures vives et piquantes de ses critiques littéraires et pilosophiques.

Son dernier livre est celui que j'annonce aujourd'hui à mes amis. Il est consacré à la vie d'Antoinette Bourignon (1).

Antoinette Bourignon eut deux immenses malheurs : elle naquit si ridiculement laide, que sa famille se demanda s'il ne serait pas à propos d'étouffer un pareil monstre.

Sa jeunesse s'écoula pendant la Fronde, c'est-à-dire pendant l'une des époques les plus tourmentées de notre histoire. L'unique résultat de cette guerre aussi criminelle qu'insensée fut une misère sans nom, dont j'ai exposé ailleurs l'effroyable tableau (*Histoire des Paysans*, p. 11).

Ce fut sans doute à cette double circonstance qu'Antoinette Bourignon dût de prendre en horreur le mariage et la société humaine et d'aller, errante en tous lieux, persécutée souvent, demandant à tous les échos s'il était quelque part un pays où vécussent « de véritables chrétiens. »

N'en trouvant nulle part, elle se réfugia dans le sein de Dieu, s'enfonça dans les profondeurs obscures du mysticisme le plus exalté, et ouvrit la voie où allait bientôt se lancer la célèbre madame Guyon.

Dieu lui inspira l'idée de fonder un phalanstère, car c'était déjà, et ce sera toujours, la seule issue ouverte à qui voudra sortir des fanges et des misères de la civilisation.

Je crois en effet que l'on peut, sans un trop grand effort d'imagination, découvrir dans les extraits suivants un germe d'association agricole, d'organisation du travail rendu attrayant par le libre choix des fonctions placées toutes sur le pied de l'égalité, par le respect absolu de la liberté, et un classement des capacités qui peut conduire à la connaissance de la série.

« Ce que j'ai cherché, dit-elle, ce que j'ai voulu fonder pour accomplir la loi de justice et préparer le retour du Christ, c'est *une nouvelle communauté, reposant sur la terre et le travail aux champs.*

.... Personne ne chercherait plus son avantage, mais tous en général, et chacun en particulier, chercherait le bien commun, et ainsi personne ne pourrait avoir nécessité de rien...

(1) Se trouve à la librairie des Sciences psychologiques, 5, rue Neuves-Petits-Champs, 2 fr. 25 cent., port payé.

.... Personne de nous ne travaille pour gagner de l'argent, mais *chacun a ses occupations selon sa capacité*, pour faire les choses nécessaires à cette vie, ou pour écrire ou imprimer des choses salutaires et profitables au salut des âmes....

».... Ce serait un paradis de délices de vivre avec des personnes qui, toutes également, auraient abandonné leurs volontés à celle de Dieu, ce qui fait le vrai paradis et le contentement parfait, car Dieu et ces âmes ne seraient alors qu'une même chose....

».... Tous les états, offices et bénéfices sont bons en eux-mêmes; mais le mauvais usage que l'on en fait les rend mauvais....

».... Il faut remplir toute fonction sous le regard de Dieu, et en esprit de pénitence et de charité sous le regard du prochain. Les hommes de maintenant n'ont plus ni l'une ni l'autre de ces fins; car si l'on pouvait jouir d'une bonne pension due à quelque office, avec peu de travail, ce serait ce qu'on aimerait le plus: on n'y cherche que les profits et la domination sur le peuple....

».... Je n'ai pas envie de fonder des cloîtres, ni de donner des règles à personne; je veux laisser chacun libre de me quitter quand il lui plaira: mais je veux bien vous avertir que ceux qui ont le désir de venir demeurer auprès de moi doivent être disposés à embrasser la vie évangélique, à vivre en la pauvreté d'esprit, en l'humilité de cœur, en la vraie charité; car Dieu m'a fait connaître qu'il me faut pratiquer ces choses.... »

C'est qu'en effet Antoinette Bourignon, la plus honnête, la plus sincère créature qui fut jamais, était absolument convaincue qu'elle communiquait « sensiblement » avec Dieu, et qu'elle écrivait sous sa dictée. Avec elle se pose donc une fois de plus l'éternel problème des révélations transmondaines, problème absolument insoluble, par l'excellente raison que les savants sont absolument résolus à ne pas l'étudier. Ils abandonnent dédaigneusement ces choses aux ignorants, aux hallucinés, aux fantastiques et aux charlatans, et l'on a beau jeu alors à railler les résultats souvent ridicules auxquels ils aboutissent.

Pour ma part, dussé-je faire bondir une foule de gens à des hauteurs prodigieuses, j'oserai dire qu'Antoinette Bourignon est, en ligne collatérale et à un degré très-éloigné, une parente de ces sublimes inspirés qui s'appelaient Zoroastre, Moïse, Socrate, Jésus, Plotin, Mahomet, Jeanne d'Arc.... Je ne nomme que les illustres, bien que le nombre en ait toujours été, et en soit encore considérable.

Antoinette Bourignon était une extatique, une somnambule éveillée, ce qu'on appelle aujourd'hui un médium, et je n'en veux pour preuve que la façon dont elle a écrit les vingt-deux volumes qui constituent ses œuvres complètes. Il n'est personne qui, ayant consciencieusement observé ces choses, n'y reconnaisse tous les caractères de la médiumnité. Voici ce que, dans la préface d'un des ouvrages d'Antoinette, dit un homme qui l'avait connue, Jean Conrade Hase :

« C'est une chose admirable de voir la manière dont elle écrit et compose ses livres, sans aucune étude ou spéculation. C'est comme un fleuve qui découle de sa main et de sa plume, si habilement qu'à peine aucun écrivain saurait la suivre. Je l'ai vue souvent écrire et composer en ma présence les choses que je lui demandais, et à l'instant même que je les lui proposais. Elle m'a souvent dit s'étonner comment je pouvais spéculer pour composer quelques lettres, puisque les spéculations lui serviraient d'empêchement si elle voulait s'en servir. »

Quoi qu'il en soit de ces phénomènes bizarres, qui n'ont absolument rien de miraculeux ni de surnaturel, il faut savoir gré à Eugène Stourn d'avoir eu le courage de rechercher dans ces volumes, d'une lecture presque impossible aujourd'hui, les extraits intéressants qu'il a offerts au public.

Eugène BONNEMÈRE

A propos de Leibnitz.

Suite. — Voir la Revue de septembre 1878.

Gardez-vous de Platon, nous disent les docteurs en sagesse catholique, le nombre est grand de ceux qu'il a fait choir dans l'hérésie. — D'accord. Gardons-nous donc aussi de Jésus, car bien autrement nombreux sont ceux que l'Évangile, dont le platonisme n'est que la brillante préface, a fait dévier du chemin de Rome; ceux-là, j'entends, qui vont cherchant l'esprit sous la lettre.

D'autre part : Laissons, entendons-nous répéter de tous côtés dans le monde savant, laissons les derniers rêveurs s'égarer à la suite du divin Platon dans la région des chimères, et faisons de la science positive, rien de plus, avec notre maître à tous, avec Aristote qui, le premier, a su trouver la véritable voie.

— Aristote le plus vaste, le plus profond, le plus lucide génie

qu'ait produit le monde antique, oui, c'est vrai, sous réserve de limiter ce génie au domaine du visible et du palpable (1).

Mais ce domaine est-il donc le seul qui soit ouvert à l'homme? La conscience, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal, en un mot le monde moral et ses lois, tout cela n'est-il donc au fond qu'illusions?

Ce que nous appelons, les uns nature, les autres providence, n'est-ce donc en définitive que l'antique Saturne, un amalgame fatal de forces inconscientes et de matières aveugles, n'enfantant perpétuellement de nouvelles et éphémères créations, des apparences d'êtres que pour les réabsorber perpétuellement et sans retour? S'il en est ainsi, Platon, en fin de compte, n'a fait qu'un beau rêve. Mais alors que font donc nos savants, eux aussi, en dernière analyse? rien autre chose qu'un peu de belle fumée. Qu'ils l'emmagasinent précieusement jusqu'au jour où notre globe caduc et refroidi refusera de nourrir et de vêtir son dernier habitant, j'y consens. Seulement, ce jour venu, et il viendra, un peu plus tôt, un peu plus tard, infailliblement — simple question de

(1) Tout en admirant le génie d'Aristote, il est permis de remarquer que l'ambition d'être chef d'école lui fit prendre à tâche de contredire en tout son maître Platon, en métaphysique, en psychologie, en morale.

Selon lui, non-seulement la matière est éternelle, mais l'univers *ordonné* existe de soi. Il est incréé. L'âme naît et meurt avec le corps, et ne doit qu'aux sens toutes ses idées. Dieu, sans liberté, sans activité, vit concentré en lui-même sans s'occuper du monde et des êtres abandonnés au destin. Une vie passagère, mélange fatal de faux et de vrai, de maux et de biens, voilà notre lot. Au-delà, rien, notre âme va se perdre dans le grant tout, comme une goutte d'eau dans l'océan.

Chose à noter, il est pourtant un point sur lequel le maître et le disciple s'accordent : D'après Platon, outre l'âme *raisonnable*, force active par elle-même, d'origine divine et d'essence immatérielle (*nous*), qui a son siège dans la tête, nous avons une âme *irraisonnable*, passionnelle, qui réside partie dans le cœur, partie dans le foie et les entrailles. Aristote distingue également du *nous*, principe essentiellement actif et spirituel, l'âme animale et passive (*penkhé*) qui lui est conjointe; celle-ci faite de matière subtile et principe déterminant de notre forme. *Nous* et *psukhé* répondant à la *Nichema* et au *Nepheseh* des hébreux, au *mens* et au *spiritus vitæ* des latins, à la *Khetradjna* et au *mahat* des indous. Ni les uns ni les autres ne comprenaient l'action de l'esprit sur la matière, sans un intermédiaire de nature mixte.

Pythagore est le premier qui ait appliqué ce mot à l'ensemble des choses pour exprimer l'ordre qui y règne.

temps — de toutes ces richesses scientifiques, accumulées à grand'peine durant quelques myriades d'années ou de siècles, il restera quoi? rien, pas même un souvenir. Car enfin, encore faut-il un esprit vivant pour qu'un souvenir demeure.

Mais, sans aller si loin, que me fait à moi, du moment que ma personnalité doit s'évanouir dans le Nirvana panthéistique ou les résidus de mon individu se dissoudre dans l'alambic du matérialisme, ce qui m'est tout un, que m'importe au fond la science et ses progrès, et ses conquêtes, et les hymnes enthousiastes que chantent à sa gloire ses naïfs admirateurs? Tout bien considéré, aujourd'hui, fumée; demain, néant!

Au contraire, puis-je me dire que ma traversée terrestre n'est qu'une étape dans le voyage éternel où, sans rien perdre de ce que j'ai acquis, chaque pas que je fais en avant et dans la droite voie me rapproche de la pleine lumière à laquelle j'aspire, oh! alors, tout change d'aspect pour moi, la vie a un but que je ne saurais désormais perdre de vue. Oh! alors, bénie et glorifiée soit la science. Elle m'aide, elle aide, dis-je, l'humanité à reconnaître sa route, à assurer sa marche et, de jour en jour, à mieux comprendre la grandeur de ses destinées.

Voyons le rêve de Platon :

« De toute éternité, Dieu, source intarissable du bien, a résolu de former le monde suivant le modèle parfait toujours présent à sa pensée. Il a donc coordonné la matière éternelle, mais informe, obscure et en tout imparfaite. Pour en régler les mouvements et faire le monde que nous voyons (Cosmos) (2), il a préparé une âme en partie d'essence divine, en partie d'essence matérielle, qu'il a revêtue de la terre, des mers et de l'air grossier au-delà duquel s'étend l'immensité des cieux. Cette âme est à l'univers ce que la nôtre est au corps, elle la pénètre dans toutes ses parties, y fait régner l'ordre et circuler la vie. Mais en donnant à l'univers quelque chose de sa nature divine et impérissable, il a gardé pour lui l'unité suprême et la durée indivisible. C'est pourquoi le passé et l'avenir sont pour nous choses mouvantes. L'éternelle essence,

(1) *Sum qui sum*, je suis celui qui est. *Exode*, III, 14.

(2) En maints passages, Platon comprend tous ces dieux et ces génies sous la dénomination de *causes secondes* (*aitiai y perè tous ai*). Ils n'étaient donc en réalité pour lui que la personnification poétique des lois qui régissent la mécanique céleste.

elle, est immuable. Elle n'a pas été, elle ne sera pas, elle est (1), voilà son attribut. (Timée, *De l'âme du monde.*)

Si l'on voulait raconter l'ordre et les causes de tous les globes, qui, lancés dans l'espace, obéissent, dociles à leur devoir, à l'impulsion de l'âme universelle, on s'égarerait au milieu de tant de merveilles. (Id.)

Disons avec l'antique tradition, sans oublier jamais que c'est Dieu qui gouverne (*Lois*, L. IV) que, après avoir ordonné le monde, il créa des dieux et des génies à qui il donna un corps de feu et de lumière, en leur confiant la direction des étoiles et des planètes (2). Il leur donna de plus la mission et la puissance de créer d'autres génies qui unissent à un corps périssable le principe de l'immortalité — les hommes.

Nous ne devons donc pas oublier que les âmes eurent toutes une commune origine et que la Providence ne fut injuste pour aucune d'elles. Attachées qu'elles sont à un corps matériel, elles doivent subir l'impression inévitable des sensations de plaisir et de souffrance, de terreur et de colère et de mille autres semblables ou contraires. La vertu est de les vaincre, le vice d'y succomber. En raison de quoi les justes vont jouir dans l'astre fraternel de la suprême félicité; les coupables, après mille ans, pourront choisir les conditions d'une nouvelle existence sur la terre. S'ils persévèrent dans leur démente, ils prendront la forme (1) des brutes dont ils auront adopté les mœurs. Ils n'arriveront à la fin de leurs métamorphoses et de leurs châtiments qu'au jour où, par la victoire de ce qu'il y a de divin en eux sur les éléments grossiers, de la raison sur les passions déshonorantes, ils rentreront dans la dignité de la nature originelle. (Timée, *De l'âme du monde—passim*).

L'ordonnateur de toutes choses a disposé chacune d'elles pour la conservation et le bien de l'ensemble. Actives et passives, leurs moindres parties concourent à l'ordre général. Faibles mortels, chacun de nous, pris séparément, est imperceptible dans l'immensité de cet ensemble auquel il se rapporte et obéit. Tâchons de comprendre que rien n'est créé que pour l'harmonie et la perfection du tout, que nous existons pour lui et non lui pour nous. Abstenons-nous

(1) Platon ne croyait pas à la métempsychose animale. Les paroles qu'il met, à ce sujet, dans la bouche de Timée de Locres, ne permettent pas d'en douter. Nous aurons lieu d'y revenir.

de murmurer parce que nous ne savons pas comment ce qui est autour de nous est ce qu'il y a de mieux dans l'intérêt du grand tout et dans le nôtre en particulier, en vertu des lois auxquelles toute créature est soumise.

C'est en vertu de ces lois que chaque âme, en habitant plusieurs corps, éprouve diverses altérations par sa faute et par celle des autres âmes, et que la Providence, partout présente, envoie les unes et les autres dans le séjour heureux ou malheureux qu'elles se sont elles-mêmes préparé.

Le souverain du monde, qui sait que toutes nos actions viennent de l'âme et qu'elles se composent de vice et de vertu, a voulu, par la place et la destinée qui nous sont assignées, que la vertu demeurât réellement triomphante et le vice vaincu. Il a donc porté cette loi commune à tous, que des actions de chacun dépendra les conditions d'existence et le lieu de séjour de son âme, et il a laissé à notre libre arbitre le choix de ce qui doit nous advenir.

La vertu n'est le privilège de personne. Selon qu'on la cultive ou qu'on la néglige, elle accorde ou refuse ses dons.

C'est donc à nous de décider quel lot notre âme doit préférer. Le pire est celui qui la rendrait injuste; le meilleur, celui qui la formera sans cesse à la vertu. Tout le reste n'est rien pour nous. (*Républ.*, L. X.)

Par de justes châtimens les hommes apprennent à devenir meilleurs. Ils gagnent ainsi à souffrir ou servent d'exemples aux autres que la crainte de semblables châtimens peut ramener au bien. Ils n'arrivent à s'amender qu'en satisfaisant à la justice, par la souffrance ou les remords, dans un monde ou dans l'autre. Il n'est pas possible à l'âme d'être délivrée autrement du poids de ses injustices. (*Gorgias*, c. 81.)

Ainsi le coupable avide du sang de sa famille doit s'attendre à souffrir lui-même ce qu'il a fait, Dieu l'ordonne. Le meurtrier d'un père sera tué dans une autre vie par ses enfants. Celui d'une mère renaîtra femme un jour pour être mis à mort dans sa famille. L'âme ne peut se laver de la souillure d'un tel crime, effacer une pareille tache de sang, qu'en soumettant au même homicide son enveloppe mortelle. (*Lois*, L. IX.)

Tous les efforts du sage doivent donc tendre à Dieu, le souverain bien, devant qui toutes nos perfections s'effacent. Il n'est qu'une voie pour aller à lui, c'est de lui plaire en cherchant tous les moyens de lui ressembler. On ne lui ressemble et on ne lui plaît

qu'en faisant le bien. En faisant le mal, on s'éloigne de lui et l'on reste seul en face de la justice outragée. (*Lois*, L. IV.)

On n'acquiert jamais la véritable grandeur si l'on n'aime que soi. Il faut pour cela aimer ce qui est bien en nous, mais plus encore dans les autres.

Point de bonheur sans vertu. (*Lois*, L. V.)

(*A suivre.*)

TONSEPH.

Bibliographie.

RECHERCHES SUR LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITUALISME, PAR W. CROOKES.

IL EST REGRETTABLE qu'une erreur de notre imprimeur ait empêché le tirage de l'ouvrage de W. Crookes, chimiste et membre de la Société royale de Londres, intitulé : *Recherches sur les phénomènes spirites*; aujourd'hui, cet ouvrage est prêt, relié avec soin, et orné de gravures placées dans le texte pour permettre aux lecteurs de bien suivre les investigations du savant chimiste; nous l'espérons, cet ouvrage aura le succès qu'il mérite à tous les titres et lorsque nos adversaires voudront rire des hommes qui cherchent la vérité, ce livre, d'un membre de l'Académie royale de Londres, pourra facilement les arrêter et les forcer à redresser leurs jugements.

Nos F. E. C. doivent propager ce volume qui forcera les hommes d'étude, tous les esprits sérieux et investigateurs à chercher la vérité.

M. W. Crookes, après Wallace et tant d'autres, a trouvé la vérité en la cherchant; que cet exemple soit suivi par les négateurs et les hommes timorés en désespérés, ou cette existence. — 2 fr. 50 cent. et 2 fr. 75 cent. relié, port payé.

Un nouveau journal spiritualiste a paru à Pankepore, (Indes). C'est le THE BEHAR HERALD.

La *Razon*, journal du cercle spirite, la Verdad a paru à Toluca (Mexique), l'éditeur responsable est M. Jésus C. Baez.

LUMEN, journal périodique et spirite, a paru à San-Juan-Bantista (nous n'avons pas reçu d'avis par ce journal, et nous prions M. Manuel Foucher de vouloir nous écrire).

A ces trois journaux, salut fraternel et longue vie.

L'ALMANACH SPIRITE DE 1879 mérite bien d'être accueilli par les partisans de notre cause, puisque les 70 pages dont il est composé; sont vouées à la propagande (40 et 45 centimes, port payé).

Cet almanach est l'œuvre d'un professeur qui ne peut livrer son nom à la publicité; chaque page contient son enseignement et si nos confrères de Belgique ont trouvé de petites taches dans l'ensemble de ce livre surtout à l'article : Fête de la Trinité, ce n'est point une raison pour ne pas approuver cette utile publication. Voici la table des matières :

1^o Calendrier spirite pour 1879. — 2^o Fête du 31^e anniversaire. — 3^o Fête de la Trinité. 4^o — A nos frères du dehors. — 5^o Enseignements spirites. — 6^o Fondements de la foi spirite. — 7^o La Médiumnité. — 8^o Moyens

de communiquer avec les Esprits. — 9° Qu'est-ce que le spiritisme ? — 10° Essence du spiritisme. — 11° Qu'est-ce que la charité ? — 12° Qu'est-ce que la religion ? — 13° Réponse à deux questions. — 14° Chronique spirite. — 15° Duguay-Trouin. (Se trouve 5, rue Neuve-des-Petits-Champs).

Nous avons acheté un grand nombre de volumes du *Livre des Esprits*, en allemand, par M. Delhez ; désireux d'être utiles à nos lecteurs, nous vendrons cet ouvrage 2 fr. 50 cent. port payé, et 2 francs pris à la Librairie, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs, 2 vol. in-12.

Réflexions d'un orthodoxe grec sur la vie de Jésus, 25 cent. port payé, au lieu de 55 centimes.

Essai Biographique sur le médium Andrew, Jakson Davis, 25 centimes., port payé, au lieu de 1 fr. 10 cent.

Sermons sur le spiritisme, prêchés à la cathédrale de Metz, 30 centimes port payé, au lieu de 55 centimes.

L'Encyclopédie magnétique, 7 vol., à 14 francs, au lieu de 28 francs, port 1 fr. 80 cent. en plus.

L'Abrégé du Traité du Ciel et de l'Enfer, 2 francs au lieu de 4 francs, avec le port, 2 fr. 30 cent.

Les Méditations d'un penseur (2 vol.), 4 francs au lieu de 8 francs, avec le port, 4 fr. 60 cent.

Le Sanctuaire du Spiritualisme, 2 francs au lieu de 4 francs, port 4 fr. 30 cent.

Force et Matière, 50 centimes, au lieu de 1 franc.

Introduction aux Études swedenborgiennes, 50 centimes au lieu de 1 franc.

Grands Mystères, 3 francs.

Dogmes nouveaux, 3 francs.

Le Doute, 3 fr. 50 cent.

Vision du prophète, 1 fr. 50 cent.

L'Esprit consolateur, 3 fr. 50 cent.

Bustes d'*Allan Kardec*, en plâtre massif et bronzé, 20 centimètres de hauteur, 3 francs pris au bureau, 4 francs avec emballage (port en plus).

Cette réduction, bien réussie, peut satisfaire tous les groupes qui la désireraient et qui reculent devant la dépense à faire pour acheter un bronze artistique.

Trois gravures par Victorien Sardou, 4 francs port payé, reproduction de dessins médianimiques.

Ouvrages de M. E. Bonnenière : *Histoire des Camisards*, 3 fr. 50 cent.

Le Roman de l'Avenir, 3 francs

Louis Hubert, 3 francs.

Les Déclassées, 2^e édition, 3 francs, franco.

Le *Livre de prières*, édité par la Revue belge du Spiritisme 1 fr. 50 et 1 fr. 65 cent., port payé.

Une histoire extraordinaire : NIZA, Souvenirs d'Égypte.

Dans la dernière revue d'octobre 1878, nous avons dit, de *Niza*, histoire charmante, pleine d'humour, par M. René-Caillé, ingénieur, vice président de la société scientifique d'études psychologiques; l'imprimeur a ajouté vice-président de la société scientifique d'études psychologiques spirites; *spirites* doit être supprimé, car ce mot n'appartient pas au titre légal de cette société et nous n'aurions eu garde de l'y ajouter.

De *Niza*, charmante petite brochure de 44 pages (coût: 50 centimes, port payé), voici un passage dans le ton général que lui a donné l'aimable auteur :

Au sein du grand désert comme l'air je suis libre!
En moi la liberté fait tressaillir sa fibre!
Et nous voilà tous deux faisant nos propres lois,
Mon beau cheval et moi, plus heureux que des rois.
Salut mon beau désert! Salut liberté sainte,
Qui n'engendre jamais ni mensonge ni crainte!
Sur ton manteau doré, ah! pourquoi n'ai-je pas
Vécu tous mes instants jusqu'au jour du trépas!
L'Europe et le bien-être engendrent la mollesse
Et donnent à notre âme une indigne faiblesse.
Les murs dans les cités arrêtent les regards
Et l'on ne voit plus Dieu qu'à travers des brouillards.
L'âme ne pouvant plus s'envoler dans l'immense
A la grandeur de Dieu ne s'élève ni pense;
Elle s'enferme et vit sous un dôme de plomb,
Et par simple habitude on fait courber son front.
Ils renferment, ces murs, l'orgueil et la sottise,
Et l'égoïsme avec le luxe rivalise.
Là c'est la peur qui règne et là c'est l'assassin,
A la porte du riche un pauvre affre de faim
Et sa voix, vomissant l'inutile colère,
Ne sait plus élever son cœur à la prière;
Et là c'est un marchand qui s'apprend à voler,
Dont le cœur ne s'émeut que lorsqu'il voit briller
Ce Dieu qui de tout mal est l'unique mobile:
L'or, qui dessèche l'âme et la rend dure et vile;
Et là montre son front l'hypocrite menteur.
Enfin l'on n'y comprend ni la foi ni l'honneur.
Salut mes beaux déserts! Salut liberté sainte!
Vous portez du bonheur la digne et noble empreinte.
La privation rend le cœur religieux
Et la souffrance force à regarder aux cieux.
Dieu fit pour les héros la souffrance et l'épreuve.
Je voudrais pour souffrir que plus rien ne m'émeuve,
Ni que ce soit vu mon front par la plainte avili!

Compte-Rendu des Travaux psychologiques.

SÉANCE D'ÉTUDE DONNÉE CHEZ LE VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE
D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

MESDAMES ET MESSIEURS. — J'ai l'honneur de venir vous donner le compte-rendu d'une soirée remarquable qui a eu lieu chez votre vice-président le samedi 12 octobre 1878.

Étaient présents à cette réunion : Monsieur F. Vallés et M. Hippolyte, membres de votre comité ; M. Évette, M. Lebreton, chef du groupe spirite du Mans, M. et M^e d'Alesi, M^{me} Brochart, Mesdames Brunet, M^{lle} de Lavalette, enfin M^{me} de X.

M. Hippolyte, dont les études sur le magnétisme et la puissance comme magnétiseur sont connus de nous tous, nous prêtait son concours, et M^{me} d'Alesi, quoique souffrante et très-fatiguée d'une indisposition de plusieurs jours, nous faisait la gracieuseté de servir de médium, dans cette soirée d'étude.

M. Hippolyte endormit son sujet du sommeil magnétique et lui laissa prendre pendant près de quinze à vingt minutes un repos qui lui sembla nécessaire pour lui donner des forces, puis, ce laps de temps lui ayant paru convenable, il nous fit assister à une série de phénomènes de magnétisme très-curieux. Il faisait en un mot de son sujet endormi tout ce qu'il voulait absolument.

Celui-ci n'avait d'autre volonté que la sienne, d'autres goûts que ceux qu'il voulait qu'il eût.

Le sujet oppressé demande à boire. — D. Que voulez-vous boire ? lui dit M. Hippolyte. — R. Du café. Il lui présente alors un verre d'eau sucrée qu'il magnétisa préalablement pendant quelques instants avec la pensée formelle qu'elle devint pour son sujet véritablement une tasse de café. L'eau sucrée contenait quelques gouttes de cognac. — Mais c'est du café avec du cognac, dit l'endormie ; je ne l'aime pas. M. Hippolyte reprend le verre, le magnétise à nouveau avec la volonté que le goût de cognac s'évanouisse et le rend ensuite au sujet qui trouve délicieux ce café fictif débarrassé de son goût de liqueur.

Ici nous pouvons faire une réflexion naturelle : c'est ce que présente d'extraordinaire et d'inexplicable cette puissance que possède un magnétiseur de faire croire au sujet qu'il tient sous le joug de ses fluides et de sa volonté, tout ce qu'il veut.

Petit à petit le sujet passe de l'état somnambulique à celui qu'on

appelle « sommeil lucide. » Elle voit dans l'espace autour d'elle. Elle a peur. M. Hippolyte abat ses craintes, la rassure, lui dit *qu'il veut* qu'elle n'ait plus peur. Son courage renaît. Elle dit qu'elle voit autour d'elle sa mère, ses sœurs, tous les siens qui, la sachant malade, viennent la visiter et la soutenir. Elle s'attriste à cette vue et dit qu'elle ne veut plus les quitter. M. Hippolyte ranime son courage. Elle dit qu'elle voit encore Philippe (c'est un ami commun) — Allan Kardec — puis un vieillard qui la remplit d'effroi : il est jaune et ridé. On lui demande son nom ; il dit qu'il s'appelle Ambroise Énock et qu'il vient pour M. Hippolyte. — Plus loin c'est une jeune fille de 16 à 18 ans, fort jolie. — Puis un autre vieillard maigre, à l'air bon, portant à peu près 70 ans. — Puis une dame âgée d'environ 60 ans qui ne fait que passer et disparaître. — Puis un jeune homme : c'est Gaillard, beau-frère de M. Jauret. — Le médium revoit ses chers parents et s'attendrit encore.

Nous faisons questionner le médium pour qu'elle demande à nos bons Esprits protecteurs si notre soirée offrira des phénomènes intéressants. Elle répond qu'il y aura une ou deux spiritualisations. (Chacun de nous sait qu'on appelle spiritualisation l'acte par lequel un Esprit désincarné vient s'introduire dans le corps d'un médium pour se communiquer aux mortels par l'entremise des organes de ce médium).

Le médium, dont on reconnaît l'état oppressé, demande qu'on lui donne à boire. — D. Que voulez-vous boire lui demande M. Hippolyte. — R. Du madère. M. Hippolyte magnétise le même verre d'eau dont nous avons déjà parlé avec la volonté qu'il devienne du madère, et le sujet ayant trempé ses lèvres au liquide trouva au nectar un goût parfait et réconfortant de madère.

Elle continue la nomenclature des êtres invisibles qui nous entourent et dit qu'elle voit sept formes blanches derrière M. C... sept Esprits : entre autres deux femmes âgées, l'une un peu plus que l'autre ; mais elle a beaucoup de peine à les distinguer. Du côté de M^{me} B.... elle voit deux Esprits bien forts, bien lumineux, bien grands. Ils étendent leurs mains vers nous comme pour bénir. Elle voit beaucoup d'Esprits autour de M^{me} B.... et aperçoit sur sa tête une belle couronne de verdure. — C'est une récompense, dit-elle.

A ce moment M. Lebreton qui est médium-voyant dit qu'il aperçoit en effet une couronne de feuilles vertes sur le front de M^{me} B....

Le médium annonce un apport dans une des séances de la semaine prochaine. Les Esprits **lui disent** qu'il faut nous attendre à

voir bientôt des phénomènes extraordinaires, mais qu'il faut nous montrer patients et raisonnables et ne rien exiger d'eux.

On tend un verre d'eau au sujet qui se sent défaillir. M. Hippolyte le reconforte en l'entourant et l'imprégnant des ses fluides. Elle dit qu'elle se sent bien et qu'elle entend de délicieux chants d'oiseaux puis des bruissements de feuilles autour d'elle et de ravissantes voix d'enfants dans le lointain.

— D. Entendez vous cette belle voix de femme, s'écrie-t-elle? C'est la Malibran! Oh! Sa voix est trop puissante; mes oreilles ne peuvent pas supporter cet éclat. Je souffre! Elle est trop près de moi! Ah! Voilà les doux sons de l'orgue! C'est moelleux et cela repose.

Chose incroyable! M. Hippolyte voulant faire venir Rachel qui avait promis sa présence si l'on pouvait produire une extase au moyen de la musique, avait, par le simple effet de sa volonté, fait entendre au médium les sons mélodieux d'un orgue imaginaire.

— Oh! dit-elle, il faut me désincarner; il faut que je me dégage: les Esprits qui m'entourent me supplient de leur prêter mes organes pour s'entretenir avec vous. Dégagez-moi!

M. Hippolyte obéissant la dégage et sépare son âme de son corps. Aussitôt elle tombe en catalepsie. Son corps devient roide. Ce n'est plus qu'un être inerte et sans vie. On dirait un tronc d'arbre mort.

Ses dents et ses lèvres sont encastrées les unes dans les autres. Je touche sa main et son bras; c'est du fer. Puis, effet merveilleux! Ce corps revient petit à petit à la vie et, M. Hippolyte aidant, on le voit reprendre sa souplesse. Mais! ce n'est plus le sujet que nous connaissons. Les allures, la voix, ne sont plus les mêmes et sur toute la face se répand une physionomie qui change complètement la personnalité du médium. On le sent bien, on le devine facilement, c'est un être nouveau qui vient de s'infuser dans ce corps qu'on a la bonté de lui prêter.

« Mes amis, dit la voix nouvelle, je suis Stopp, poète irlandais.
« Je suis une rude nature, et, ayant beaucoup souffert (je suis
« mort en prison) mon âme en reste encore irritée. J'ai bien peur
« de fatiguer votre sujet, car je suis mal à l'aise dans les organes
« d'une femme. Mais je n'abuserai pas de ses forces. Je veux seu-
« lement vous dire un apologue. Quoique votre langue me soit peu
« familière c'est avec elle que j'essaierai de me faire entendre :

« Deux hommes s'avançaient dans la nuit sombre et silencieuse.
« Ils marchaient sur une route qui s'étendait devant eux comme un

« long ruban sans fin. Point de fleurs, pas d'arbres, point la
« moindre verdure. L'un d'eux se désespère et, levant sa tête
« morne, il regarde au ciel si quelque étoile lointaine n'offre pas à ses
« yeux quelque point brillant pour le consoler et le guider. Rien ! Rien !
« Pas la moindre lueur. Tous deux continuent leur marche plus
« mornes encore et plus tactiturnes. Enfin l'un deux, n'en pouvant
« plus, à bout de fatigue et de douleur, s'affaisse sur ses jarrets
« brisés. A l'instant une tombe s'entrouve à ses pieds; il y roule.
« Son compagnon épouvanté de sa solitude et de son malheur s'a-
« vance en pleurant vers cette tombe béante et noire. Que voit-il ?
« C'est un flot de lumière éblouissante qui soudain vient inonder
« son regard, illuminer son visage.

« Mes amis, devinez la parabole, et sachez bien comprendre
« que : C'EST LA VIE QUI NAIT DE LA MORT. Adieu, je laisse la place au
« bon abbé Gérard qui vous aime et veut vous entretenir. C'est
« un Esprit meilleur que moi; c'est un Esprit supérieur et sa pré-
« sence fatiguera moins le sujet. Adieu ! »

Alors quelque chose de vraiment effrayant pour quelqu'un qui assiste la première fois à ce spectacle, se passa devant nous. Au moment où l'Esprit Stopp s'échappe, le médium se lève roide comme un pieu, et deux personnes sont obligées de soutenir dans leurs bras son corps inerte et mort. C'est une catalepsie nouvelle. M. Hippolyte aide à l'Esprit-nouveau à s'incarner; il prête ses fluides, et l'on voit bientôt ce corps tout à l'heure sans vie reprendre de la chaleur et du mouvement. Mais ! c'est maintenant le corps d'un vieillard. La figure devient digne, la physionomie pleine de douceur et de bonté; la voix tremblotante est grave et religieuse, et les bras et les mains ont des mouvements lents et saccadés.

« Mes amis, dit le bon abbé Gérard, nous avons eu bien de la
« peine ce soir à nous réunir; le pauvre sujet est malade et bien
« fatigué. Merci ! merci pour cet intérêt et ce dévouement que vous
« portez à la belle cause du spiritisme. C'est un religion nouvelle;
« c'est la religion de l'avenir. L'erreur a fini son règne, croyez-le
« bien; mais il faut soutenir la foi qui s'en va, et c'est à vous à la
« relever cette foi. Ah ! les incrédules sont en grand nombre, mais
« eux enfin ils croiront un jour, et alors avec quelle force, avec
« quelle ardeur ils croiront ! D'ailleurs toutes les souffrances que
« leur donnera le doute seront autant d'expiations qu'ils auront
« méritées. Dieu est tout amour, et s'il châtie l'incrédule et le mé-
« chant c'est afin de les amener au repentir et de pouvoir leur par-

« donner ensuite. Dieu aime toujours. Oh ! qu'ils sont malheureux
« ceux-là qui n'ont pas la foi ! Si nous avons tant de difficultés à
« croire c'est que nous sommes tous des orgueilleux et des égoïstes,
« et si notre âme était débarrassée de ces liens de l'égoïsme et de
« l'orgueil nous ne serions plus de ce monde ; un autre meilleur
« serait notre séjour. Il y en a parmi vous qui passent leur vie à
« faire du bien ; ah ! qu'ils seront heureux ceux-là ! Il y a là surtout
« une dame dont la récompense sera grande et qui, dans un jour
« prochain, sera dans la joie.

« Mgr Dupanloup vient de mourir. Priez pour lui, mes amis, car
« il aura à subir une dure expiration. C'était un esprit élevé, mais
« l'orgueil l'a perdu. Mes amis, défiez-vous de l'orgueil et de
« l'égoïsme. Adieu ! Adieu ! »

L'abbé Gérard parti, un mauvais Esprit s'empare des organes du
sujet et le tourmente ; il est pris du hoquet, mais M. Hippolyte par-
vient à le chasser.

Le médium est ramené au sommeil magnétique. Après quelques
instants de repos il nous fait savoir que les Esprits demandent
que l'on ferme les volets et que l'on éteigne les lumières, ils
disent qu'il va se produire un phénomène extraordinaire, que
l'Esprit de Rachel est là qui veut se communiquer. On obéit.
L'obscurité faite, M^{me} Brochard, d'une voix douce et religieuse, en-
tonne une prière dont voici les paroles :

« Écoutez ! Écoutez !... Des bruits pleins de mystère semblent
quand vient le soir, s'élever de la terre ; ils montent dans les airs,
là-haut, vers le ciel bleu. Ces mille grandes voix qu'on nomme le
Silence, l'âme qui les comprend avec elle s'élançe et s'envole bien
haut, car ces voix disent : Dieu !

« Écoutez ! Écoutez !... Elles disent sans cesse : « Dieu ! c'est
« l'amour sans fin, l'ineffable tendresse ; c'est l'être universel qui
« veille sur nous tous. Dieu ! c'est l'âme infinie en qui chacun
« espère ; l'âme sœur de celui qui n'a ni sœur ni frère ; c'est de
« tous les amis le plus sûr, le plus doux ! »

« Écoutez ! Écoutez !... Vous, pauvre âme froissée ; Dieu ! c'est la
main qui serre une main repoussée ; c'est le bras qui se tend vers
qui n'a point d'appui ; C'est la voix qui répond à chaque humble
parole un divin mot d'amour qui charme et qui console. Dieu
donne le bonheur ; le bonheur n'est qu'en lui ! »

A peine le chant commencé, aussitôt on voit le médium se lever. Il semble avoir grandi. Son front nitescent paraît scintiller et de ses doigts maigres sortent de longues flammes phosphorescentes. Il s'avance au milieu de l'appartement joignant les mains, les élevant vers le ciel, prenant toutes les attitudes de la prière et chantant lui-même ce chant religieux dont il ne connaissait ni les notes ni les paroles. Ces aigrettes de feu serpentant dans l'air produisaient un effet qui jetait au milieu de nous la crainte et l'émotion. Nous regardions et nous écoutions dans un religieux silence, quand subitement le sujet tombe roide sur le parquet mais sans se faire aucun mal. On le relève, on le transporte à sa place, on le réveille de son sommeil extatique, on rallume les lampes et nous pouvons bientôt voir notre aimable sujet plus frais et plus dispos que jamais. Les fluides phosphorescents introduits dans son système nerveux lui avaient apporté un surcroît de forces et l'avaient complètement raminé.

Il me permit de sentir ses mains, elles avaient encore une forte odeur de phosphore et étaient glacées.

Paris, 12 octobre 1878.

Le vice-président de la Société scientifique
d'études psychologiques.

RENÉ CAILLIÉ.

Voici le résumé de cette soirée dont votre vice-président est heureux de pouvoir vous donner les détails. Hélas ! il ne peut faire que cela. Il ne peut que constater des effets sans pouvoir, en aucune manière, vous dire les causes de ces effets. Qui sait même si le temps et l'étude nous permettront jamais de les connaître ! De tous temps les poètes et les philosophes ont crié dans leur impuissance et leur désespoir :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

Heureux celui-là qui put jamais connaître la raison des choses.

Mais ce que votre vice-président peut vous affirmer, c'est sa conviction formelle que la mort n'est qu'une transformation de la vie présente de chacun de nous, le degré d'une échelle qui conduit à des régions plus belles, plus heureuses et plus élevées. Tous ces phénomènes spirites, aujourd'hui si nombreux dans tous les pays, nous montrent bien que ces temps sont venus où l'esprit de vérité annoncé par le Christ devait se communiquer aux hommes, les reconforter et leur apporter la Foi, non pas cette Foi démoniaque qui s'impose par le fer et le feu, par la persécution sans cœur et sans

honte, mais cette Foi que donne la certitude mathématique qui naît de l'expérience, que donnent l'étude et la méditation à tous ceux qui sont simples de cœur.

Troisième Anniversaire de Louis Auffering père.

Le 2 octobre dernier a eu lieu au caveau de famille (cimetière Montparnasse, à Paris), la cérémonie commémorative et annuelle du décès de M. Louis Auffering père, magnétiseur, homme qui fut digne et honnête.

Étaient présents, MM. Leymarie, rédacteur de la *Revue spirite*, Durville, rédacteur de la *Revue magnétique*, Turquand, et plusieurs membres du cercle électro-magnétique de Paris, de la société de magnétisme de Paris, etc., etc.

La cérémonie était présidée par M. le baron du Potet qui, après avoir, avec son éloquence habituelle, rappelé ses sympathies d'autrefois pour le défunt et sa famille, a prononcé un important discours au point de vue spiritualiste, confessant sa foi et ses croyances dans un monde meilleur. Il a recommandé la pratique du magnétisme comme étant le plus bel acte de dévouement et de charité fraternelle qu'il soit donné à l'homme de remplir envers son prochain; il a ajouté que le magnétisme est une flamme divine, un don de Dieu appelé à régénérer le monde, à faire progresser les sciences. M. Louis Auffering fut l'un des plus ardents champions du magnétisme. C'est donc à juste titre que la qualité de magnétiseur figure sur son mausolée, et que sa tombe, comme les années précédentes, a été couverte de fleurs.

AVIS IMPORTANT

L'administrateur de la Société prévient les abonnés de la Revue, qu'il est accordé comme prime à tout nouvel ou ancien abonné, la collection des volumes de la Revue depuis 1858, moyennant 2 fr. 50 cent. le volume (port non payé), au lieu de 5 francs le volume.

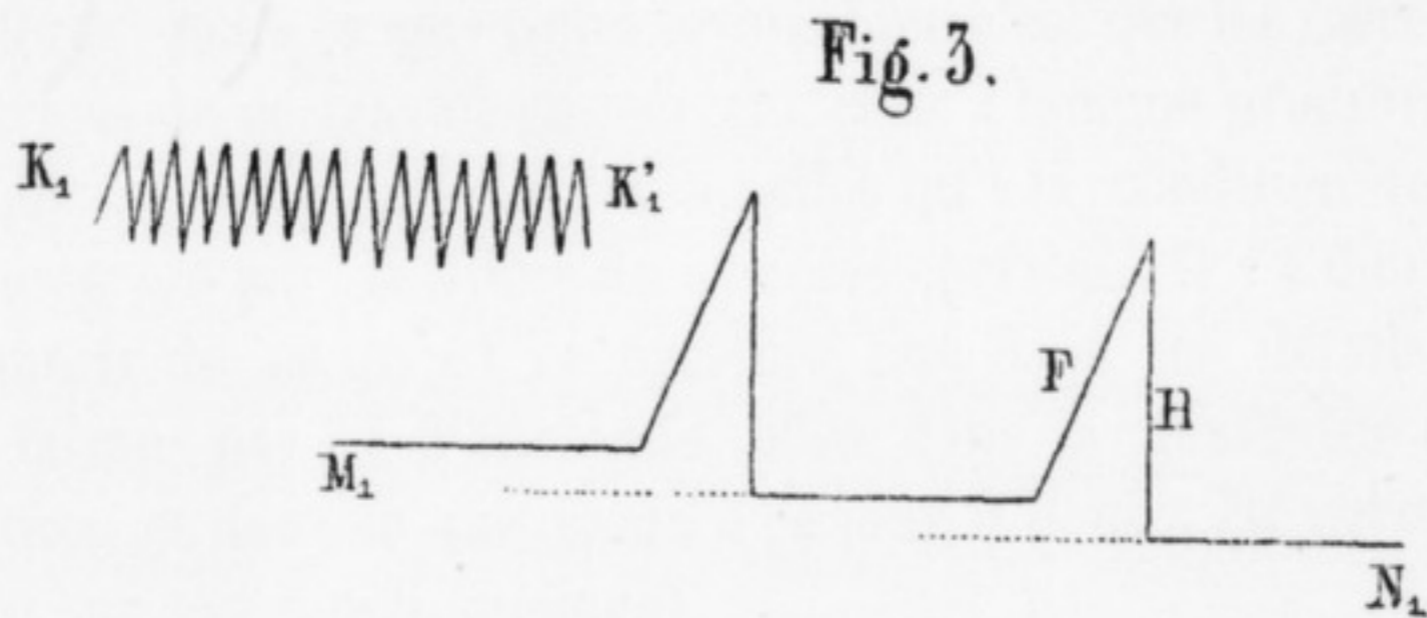
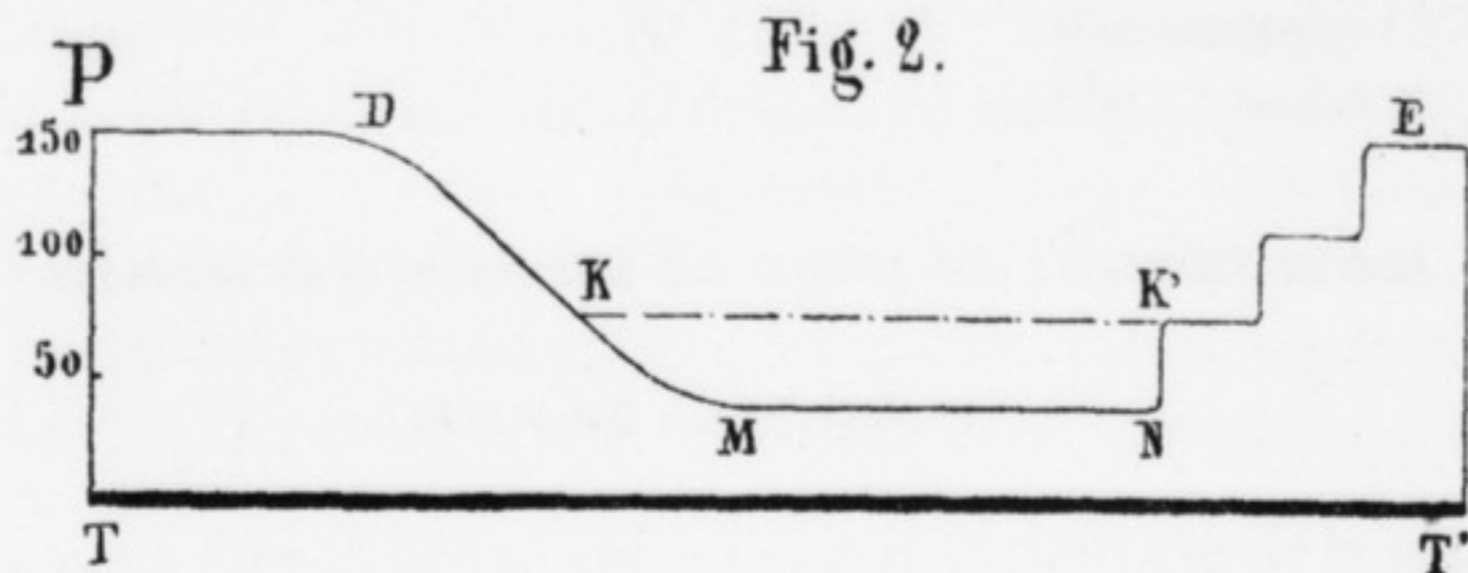
L'année qui précède celle courante sera donnée à 5 francs au lieu de 10 francs.

La Société veut aussi mettre tous ses lecteurs à même de posséder cette collection si remarquable, si utile pour l'étude de la doctrine.

Le répertoire du spiritisme de M. CROUZET aîné sera donné à 2 fr. 50 cent. au lieu de 3 francs à nos abonnés qui pourront ainsi facilement faire leurs investigations.

Le Gérant, H. JOLLY.

Paris, imprimerie JULIOT, rue Dombasle, 54. — Maison à Tours.



Des erreurs fort graves se sont glissées dans les pages 391 à 392 de notre dernière Revue; nos lecteurs ont pu s'apercevoir que les lettres accompagnant les figures 2 et 3 ne concordaient pas avec les lettres énoncées dans le texte.

Pour réparer ces erreurs, nous prions nos lecteurs de découper les figures que nous avons fait réimprimer ci-dessus et de les coller sur les précédentes de façon à les masquer, de cette manière les fautes se trouveront réparées.

